

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL

DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE  
CHOISIE;

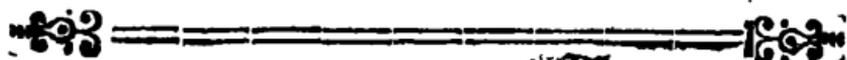
*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI,

MARS 1753.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



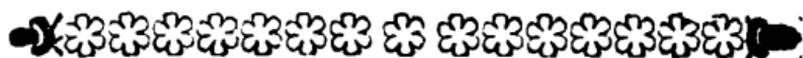
M D C C. LIII.





# JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1753.



## EXTRAIT

*D'un Sermon sur la M É D I S A N C E.*

**L**A Médisance est un Vice des plus communs. Il est donc nécessaire de l'attaquer souvent, ou dans des Traités de Morale, ou sur tout dans les Sermons. Nous en avons d'excellens qui ont été imprimés sur cette matière. D'habiles Prédicateurs ont parfaitement bien fait sentir le tort que la Médisance fait au Prochain, & jusqu'à quel point elle blesse la Charité. Combien de réputations flétries, *disent-ils*, par les soupçons de Gens portés à mal juger de leurs Frères, par des bruits qui ne sont fondés que sur la malignité, sur la haine d'un lâche Ennemi, sur un prétendu bon mot d'un mauvais Railleur, sur l'inconsidération

d'un Indiscret, sur la liberté de parler d'un Evaporé qui veut plaire ?

Ceux qui traitent ce point de Morale ne manquent pas de nous faire remarquer, que la Médifance ataque ce que l'Home a de plus cher & de plus précieux, je veux dire son honneur. Il ne faut quelquefois, qu'une parole pour nous le faire perdre. Il y a des Fleurs fort estimées mais en même tems délicates, qu'un Vent tant soit peut chaud flétrit & dessèche presque à l'instant. Tel est l'honneur du Beau Sexe, & le crédit d'un Négociant. Un mot équivoque, un simple soupçon, quelquefois un silence affecté, un rien suffit pour le détruire. On peut mettre encore dans cette Classe la réputation d'un Chirurgien, qui a eu le malheur de ne pas réussir dans une Opération, quoi qu'il n'y ait pas eu de sa faute.

Il y a diverses espèces de Médifans. Ce Vice prend mille formes différentes, pour s'insinuer dans les Conversations. Le Père *Ségaud*, Jésuite, & habile Prédicateur, les a indiquées dans un de ses Sermons sur la Médifance\*. Mais il s'est attaché particulièrement à une branche, qui lui a paru la plus dangereuse. Il me semble qu'il a développé cette Classe de Médifans, leur caractère, leurs

\* Sermons du P. Ségaud, 1750. T. III. du Carême.

leurs dangereux éfets , d'une manière neuve & originale. C'est un détail de main de Maître. Je ne doute point qu'on n'en voie ici quelques Morceaux avec plaisir.

Il y a différentes manières de médire, *dit-il.* On médit à découvert & sans déguisement. Mais on médit quelquefois finement & avec art. Il y a des Médifans agréables, qui rail-  
lent finement qui savent polir leurs traits & les lancer avec adresse.

Ceux qui ont l'art de médire ainsi avec esprit, ne s'en font point de scrupule. Ils se pardonnent aisément ces Médifances enjouées, parce qu'elles plaisent à ceux qui les écoutent. Le plaisir qu'elles donnent détourne l'attention que l'on devrait faire au mal qu'elles produisent. C'est cependant par l'endroit même qu'ils se jugent innocens, qu'on doit les trouver plus coupables, je veux dire par le plaisir qu'ils procurent & par l'approbation qu'ils s'atirent. Pourquoi ? Parce que les agrémens dont ils savent assaisonner la Médifance la fait mieux écouter & la rend plus prompte à se répandre. C'est par le nombre de ses Aprobateurs, par l'impres-  
sion qu'elle fait sur les Esprits, par le consentement qu'elle obtient qu'il faut juger de sa malice.

Cet Art ingénieux de médire en cache

habilement la malignité. Toute Médifance, de quelque manière qu'on la déguife, eft intempérance de Langue, malignité d'Efprit, corruption de Cœur, baffiffe d'Ame, voila les vices affectés au Médifant. Nulle qualité, quelque brillante qu'elle foit ne peut éfacer de fi honteufes taches.

Que fait donc le Médifant habile pour mettre à couvert fon honeur, en ataquant celui des autres ? C'est un Serpent, qui fe cache fous des Fleurs. Il fait prendre des manières enjouées, qui ne manquent pas de plaire, un air riant très propre à réjouir la Compagnie, il emploie des expreffions vives, qui brillent, des tours ingénieux, qui font applaudis. Par cela même, c'est un venin qui s'infine plus fubtilement, qui paffe plus imperceptiblement dans les Efprits.

Au moment qu'on écoute ces Médifans enjoués, on ne penfe qu'au plaisir qu'ils procurent. Ce n'est, *dit-on*, que vivacité d'imagination, fineffe d'efprit, naiveté de fentimens, politeffe de langage. On admire le talent de ces Gens-là, pour bien choisir leurs Personages, & les mettre à propos fur la fcène. On les regarde come d'heureux Génies pour le Théâtre du Monde, propres à faire les délices de la Société.

Mais, fi au fortis de ces Conversations,  
qui

qui ont si fort réjoui, on en découvroit les déplorables suites, si l'on voioit, en un instant, les péchés du Médifant transmis aux Auditeurs; jugemens pervers, antipaties secrettes, injurieux mépris du Prochain, les dépouilles de son honneur partagées entr'eux, la Charité banie de leur cœur, sans doute que les délices de la Societé en devien-droient bien tôt l'horreur.

Autre artifice de la Médifance fine & délicate. Non seulement elle cache les principe, vicieux, qui engagent à l'exercer, mais encore elle flate les mauvais penchans, qui portent à l'écouter, la curiosité, l'orgueil, la jalousie. La Médifance faite avec esprit, remüe tous ces ressorts à la fois, avec adresse.

Si c'est Curiosité, qui cause la démangeaison d'entendre médire, quoi de plus propre à l'exciter, que ces petits mots jettés en passant sur les défauts d'autrui, & qui donnant à la Médifance un air de Mistère, ou une aparence de nouveauté redouble la passion qu'on a de s'en instruire? Quoi de plus capable de l'enflamer, que ces propos interrompus, ces Récits comencés, ces Histoires abrégées exprès, pour se faire demander ce que l'on feint de vouloir taire? Quoi de mieux inventé pour la satisfaire que ces gestes expressifs, ces ris mâlins, ces clins d'œil

éloquens , ces réticences même affectées , qui valent des fatires entières. Voila les dangereux stratagèmes que l'on emploie , pour piquer une Curiosité criminelle.

L'Orgueil nous fait encore prêter l'oreille à la Médifance , parce que dans la Critique d'autrui nous croions entrevoir l'éloge de nos Vertus. Cette manière adroite de médire inspire encore un surcroit de Vanité , parce qu'il semble qu'elle veut moins montrer de l'esprit , qu'en faire trouver aux autres. On affecte de se servir d'expressions doubles & malignes , afin que les Assistans s'applaudissent d'en rencontrer d'abord le véritable sens. On envelope la raillerie , pour que les autres aient la gloire de l'entendre à demi mot. On fait mêler , aux Faits nouveaux , des allusions aux aventures passées , à dessein de réveiller agréablement l'Esprit & la Mémoire. Enfin cette habileté de jeter , come au hazard , certains traits , qui semblent échapés , mais faits exprès pour laisser aux autres la gloire de les achever , de les embélir , de les faire valoir come leur propre ouvrage , est ce qu'il y a de propre à flater la vanité de ceux qui écoutent ces sortes de Médifances.

Enfin , si c'est Jalousie , qui rend attentifs au mal qu'on entend dire de ses semblables ,  
n'est

n'est ce pas, pour elle, une double félicité de les voir ravilis & méprisés par des Gens d'Esprit? Est-il régal plus charmant, par exemple, pour un Home enflé de sa naissance, mais mécontent de sa fortune, que ces Romans historiques que l'on fait tous les jours de la plûpart des fortunés du Siècle? Est-il harmonie plus délicate pour une Femme piquée de se voir éfacée dans le Monde, que ces malignes ironies qui mettent au jour les défauts de celles qui y brillent avec éclat? Qui doute que la Médifance ne soit complice de tous ces Vices dont elle s'apuie, & qui s'apuient d'elles à leur tour?

Dans une nombreuse Compagnie où la fine Médifance se débite avec succès, que d'Esprits mal prévenus, que de Cœurs mal disposés à l'égard du Prochain! Médire en leur présence, c'est d'abord se liguier avec eux, c'est leur prêter des Armes, c'est concourir à tous leurs sentimens de haine ou d'envie, & plus on médit finement, plus on les flate & mieux on les sert.

Autre artifice de la Médifance fine & délicate; elle afoiblit tous les moiens que la Charité prescrit, pour en arrêter le cours, Correction charitable, détours ingénieux; morne silence. Ce sont là les préservatifs ordinaires contre le poison de la Médifance.

Ce-

Celui à qui l'âge, le rang, le caractère donne autorité sur le Médifant, doit le faire taire & lui remontrer charitablement le préjudice qu'il porte au Prochain, & le mal qu'il se fait à lui même. Cet office de Charité est d'autant plus rare, qu'il est plus périlleux de l'exercer, sur tout contre une Langue maligne. Son crédit fait trembler la plus respectable Autorité. Les Discours de Bons-mots sont devenus les Maitres, ou plutôt les Tirans des Compagnies, ils y ont pour eux les suffrages des Rieurs. On n'aime point se comettre avec des Gens, qui forment toujours victorieux du combat. Il n'est pas prudent de se mesurer avec eux. Un bon mot les vange de tout. On craint de s'atirer quelque trait, qui demeure. On s'en met à couvert par un peu de complaisance. Cette crainte empêche tous les jours ceux qui, par leur supériorité, en ont l'obligation & le pouvoir, de résister en face à la Médifance & d'essayer de lui fermer la bouche.

Pour les Egaux, ils doivent s'y prendre autrement; opposer le stratagème à l'artifice, détourner adroitement le discours, changer promptement de sujet. Mais est-il si aisé de rompre ainsi le cours d'une Raillerie fine & de donner le change à un Médifant agréable? Le coup qu'il porte est si tôt frappé, & il  
l'acôm-

l'accompagne de tant de graces , qu'il est toujours trop tard de le parer , & très difficile de s'en défendre. Une parole renferme souvent tout le poison , & l'effet en est des plus rapides.

Reste donc pour se prémunir contr'eux , d'affecter un air sérieux & de garder un morne silence. C'est le parti que doivent prendre sur tout les Inférieurs , & le contre poison de la Médifance le plus facile & le plus sur , mais dont la fine Médifance rend encore l'usage très difficile. Les Contes plaisans qu'elle fait , les tours risibles qu'elle leur done , l'air , le geste & la voix dont elle s'aide , forcent souvent l'Esprit le plus sérieux à se démentir , le front le plus sévère à s'épanouir , & à devenir ses Complices. Le Sage l'a dit , & il est vrai. L'air froid d'un Auditeur indiférent *glace les paroles du Médifant, & les arrête sur ses lèvres \**. Mais l'on peut dire que l'enjouement de ces Médifans badins & agréables , fond la glace & dissipe le froid de l'Auditeur. La plus austère gravité ne se foutient guère contre les faillies d'une satire pleine d'agrément & de gentillesse.

Il ne faut pas croire cependant que cette adresse de la Médifance à s'insinuer , excuse notre

\* Prov. XXV. 23.

nôtre foiblesse à l'écouter, & qu'elle nous décharge de l'obligation indispensable où nous sommes de prendre les Armes pour la combatre. Au contraire, la grandeur du péril doit redoubler les précautions. On ne peut être trop sourd aux Discours médifans, dans un Siècle où la manière de les débiter est si fine & si séduisante. La complaisance de l'Auditeur nourrit la licence du Médifant. Si personne ne se plaisoit à apprendre le mal, que l'on dit des autres, personne ne se plaisoit à le dire. Les Médifans & leurs Aprobateurs seront à peu près traités de même: Tout ce que nous devons donc conclure de l'extrême difficulté des Remèdes, c'est la grande malignité du Mal.

C'est un étrange aveuglement, que celui de ceux qui croient leurs Médifances innocentes ou légères, parce que ce n'est, disent-ils, que *Passé-tems*, *Jeux d'esprit*, *Mots pour rire*. La belle excuse, dit le Sage, dans la bouche d'un Médifant! Ce que je dis, je le dis en badinant. J'aimerois autant, ajoute-t-il, entendre dire à un *Voleur rusé*, à un subtil *Empoisonneur*, à un adroit *Meurtrier*, ce que je fais, je le fais en jouant\*. Eh! ce sont justement ces manières enjouées, fines & délicates, qui rendent  
la

\* *Prov. XXVI. 18.*

la Médisance plus dangereuse en la rendant d'abord plus propre à être écoutée, & puis plus propre à se répandre.

Autre circonstance. Ces Médisances fines & enjouées sont précisément celles qu'on a plus de penchant à répandre. Dès qu'on en a entendu une, on brule d'en faire part dans les Assemblées où l'on va. Le trait est trop plaisant, dit-on, il faut que je vous en réjouisse. Ainsi, de bouche en bouche, la Médisance se multiplie, & le péché d'un Particulier devient en peu de tems, le Péché de toute une Ville; mais par un funeste retour, le Péché de toute une Ville devient aussi le Péché du Particulier, qui en est la source & l'origine.

Ce bruit en passant par tant de bouches, est encore amplifié. Ici c'est une nouvelle circonstance qui embélit l'Histoire, là un très mauvais sens qui se donne à un mauvais mot, par tout mille réflexions, que l'on fait plus malignes les unes que les autres.

Enfin la Médisance spirituelle ne se borne pas au moment qui l'a vû naître; elle laisse des Monumens durables. Elle se tourne quelquefois en Chansons, elle se change en Proverbes, elle passe en surnoms, quelquefois elle s'imprime dans des Ouvrages qui ont cours. La Médisance n'est quelquefois qu'un

qu'un mot, & cette étincelle produit les plus grands embrasemens, come le remarque *St. Jaques*. Ch. III. 5.

La Médifance, sur tout si elle est tournée avec esprit, nuit donc à trois fortes de personnes; à ceux qui l'écoutent; à ceux qu'elle ataque, & à celui qui l'a dit.

Il me semble que l'Extrait que je viens de donner de ce Sermon du Père *Ségaud* fait voir, que c'étoit un grand Prédicateur, & digne de la réputation qu'il s'est acquise. Il a très bien prouvé que les plus agréables Médifans, ceux qui ont le plus d'esprit, le plus d'enjouement pour réjouir une Compagnie, sont les plus dangereux; que tout l'affaisonnement qu'ils ont l'art de mettre à leurs Médifances, bien loin de pouvoir calmer leur conscience, doit exciter chez eux encore plus de remors. Il n'y a rien à ajouter à ce qu'a dit là dessus cet habile Moraliste.

Je finirois donc ici si je ne me rapellois pas d'avoir lû une Remarque dans le *Journal Helvétique*, dont je vai faire usage. On y a établi que quand on traite quelque point de Morale dans ces Ouvrages Périodiques, il faut le faire un peu différemment du tour qu'emploieroit un Prédicateur dans la Chaire, qu'il faut laisser aux Orateurs Chrétiens les  
grands

grands motifs, les plus propres à toucher & à remuer la Conscience, & s'en tenir principalement à bien faire sentir le tort que nous nous faisons à nous mêmes dans cette vie, en nous abandonnant au Vice. Pour suivre cette Règle, je vai ajouter ici quelques Réflexions sur le préjudice que nous causent nos Médifances, par raport à nos intérêts temporels.

On pourroit faire voir d'abord, que la Médifance nuit beaucoup à la réputation du Médifant lui même. Tout le monde fait que la source de ce Vice c'est la Vanité ou l'Envie. On rabaisse les autres pour se louer indirectement soi-même. Mauvais artifice. Tout ce que l'on y gagne, c'est de se faire conoitre come un Home vain & envieux.

Bien plus, il arrive très souvent qu'un Médifant dépeint ses propres Vices, en croiant dépeindre ceux d'autrui. Quand vous relevés avec tant d'affectation, l'orgueil de cette Personne, vous me faites comprendre que vous avés vous même une vanité qui en prend ombrage. Si vous criés si haut contre son Luxe excessif, c'est parce qu'il vous éface. Vous dites d'un Home qui vient d'être revêtu d'un Emploi, qu'il l'a obtenu par des voies indignes. Vous me découvrez par là votre Ambition; vous me faites apercevoir

cevoir que vous aspirés à ce même poste. Si vous vous récriés sur les mauvais moïens qu'il a mis en œuvre pour parvenir, c'est que vous ne pouvés pas souffrir dans les autres des avantages que vous auriés voulu pour vous.

Il est vrai que quelquefois, en blâmant les défauts des autres, nous prouvons bien que nous en somes exemts, mais nous faisons voir en même tems, que nous en avons de tout opofés. Vous blamés les profusions de cet Home, & vous les traités d'indiscretés. Vous me faites apercevoir par là, & par quelque autre trait semblable, que j'avois déjà remarqué en vous, que vous êtes entaché d'Avarice.

Quand vous fouillés encore dans les intentions secrettes du Prochain, & que vous lui prêtés des motifs criminels dans des Actions qui pourroient être interprêtées favorablement, vous vous faites plus de tort à vous même qu'à celui que vous ataqués. On fait que ceux qui ont de mauvaises intentions ne manquent guère de les prêter aux autres dans un cas semblable. Plus on a de pénétration pour atribuer aux autres de mauvais motifs de leurs Actions, plus on done lieu de croire, qu'on en a trouvé la Clé dans son propre Cœur.

En général le Public fait que la Langue médisante tient toujours à un Esprit malin, & à un Cœur aigri & ulcéré. Il regarde ce Vice come bas & honteux, & qui va souvent jusqu'à la trahison. C'est le Vice des petits Génies, des mauvais Cœurs, des Ames lâches. Voila donc coment nous nous décrivons nous mêmes, en voulant décrier les autres.

Un Médisant se fait des Ennemis par ses Médifances. Ceux qu'il a ataqué s'en vengent dès qu'ils en sont informés. Le moins qu'il doive craindre c'est un facheux retour de traits malins contre lui. On est peu disposé à épargner ceux qui épargnent si peu les autres.

Par la Médifance, on s'atire encore quelquefois de facheuses Affaires. Nos intérêts peuvent en souffrir beaucoup. L'intempérance de nôtre Langue nous cause souvent de cuisans chagrins. Le sage & judicieux *Tillotson*, qui a le talent particulier de prendre les Hommes par leur intérêt présent, & de montrer sans cesse les avantages que nous procure la Vertu dans cette Vie même, a bien fait valoir ces Motifs, dans un Sermon que nous avons de lui sur la Médifance. Je vai en transcrire ici quelque chose.

„ Après avoir montré, *dit-il*, que la Mé-

R

„ difance

„ difance a de facheufes fuites , par raport  
 „ au Prochain , on peut faire voir auffi que  
 „ les fuites en font auffi mauvaifes , & mê-  
 „ me pires , pour celui la même qui médit.  
 „ Tout Home, qui s'acoutume à parler mal  
 „ d'autrui , done une mauvaife idée de foi ,  
 „ à ceux là mêmes à qui il veut plaire ; car  
 „ s'ils font fages , ils penferont qu'il parle  
 „ mal d'eux devant les autres , come il le  
 „ fait des autres devant eux. Un Médifant  
 „ s'expole à de facheux retours. Ce que nô-  
 „ tre Seigneur J. C. nous dit là deffus eft  
 „ très digne d'attention. *On fe fervira contre*  
 „ *vous de la même mefure dont vous vous ferés*  
 „ *servi envers les autres , & cela fouvent d'une*  
 „ *meffure preffée qui fe répandra par deffus* \*.  
 „ Souvent même la Vengeance n'en de-  
 „ meure pas aux paroles. Une Médifancé  
 „ peut caufer un Duel , & par là couter la  
 „ Vie à fon Auteur , auffi bien qu'à celui  
 „ dont il avoit médit.

„ Mais quand on éviteroit tous ces grands  
 „ malheurs , il y auroit toûjours affez d'in-  
 „ convéniens à appréhender. On ne fait ce  
 „ qui peut arriver. Les Affaires humaines  
 „ font fujettes à tant de révolutions , que  
 „ l'on fe trouve quelquefois avoir befoin de  
 „ gens, qu'on ne croioit pas devoir ménager.

„ Ain-

» Ainsi quand ce ne seroit que pour sa  
 » propre sûreté & pour son propre repos,  
 » on devroit s'abstenir de médire de perso-  
 » ne. *Qui est l'Home*, dit le Psalmiste, *qui*  
 » *veut trouver la vie aimable, & vivre long-*  
 » *tems dans la prospérité, qu'il garde sa Lan-*  
 » *gue de mal\**.

Il est certain qu'un Médifant est générale-  
 ment hai. Ce n'est pas seulement la personne  
 intéressée dans ses traits malins, qui le re-  
 garde avec aversion ; il est hai de ceux mê-  
 me qu'il n'a pas encore ataqué. Il semble  
 bien d'abord qu'il réjouit ceux devant qui il  
 médit, sur tout s'il fait médire avec esprit,  
 mais dans le fond on le craint, & la haine  
 suit de près la crainte. Chacun regarde come  
 son Ennemi un Home qui a la mauvaise ha-  
 bitude de déchirer le Prochain. On fait assez  
 qu'il n'épargne personne, & que tôt ou tard  
 on passera par ses mains. Chacun aiant  
 donc lieu d'appréhender pour soi même sa  
 mauvaise langue, le regarde come son En-  
 nemi particulier. En général on peut dire  
 que la Médifance nous atire des Ennemis quel-  
 quefois irréconciliables, & qui nous traver-  
 sent, autant qu'ils peuvent, dans toutes nos  
 entreprises. Nos intérêts temporels ne peu-  
 vent donc qu'en souffrir beaucoup.

R 2

Les

Les Moralistes ont fait une Remarque , qui peut trouver ici sa place. On nous vante extrêmement l'industrie de l'Homme , *disent-ils* , à faire servir tout ce qui l'environne dans la Nature , pour se procurer bien des douceurs & des comodités. Il n'y a rien dont il ne sache tirer parti pour se rendre la Vie plus agréable. Il fait employer le Bois & la Pierre, pour se faire des Habitations comodés. Il fait se soulager des travaux les plus indispensables, en apliquant, avec une adresse merveilleuse, la force de l'Eau & du Vent, & même la vigueur des Animaux. Il a une habileté sans égale à les dresser, pour lui servir dans ses Voiages, & par leur moien, il va chercher, dans les Pais éloignés, les douceurs & les comodités qu'il souhaite d'attirer chez lui. S'il faut même, pour se satisfaire, traverser de vastes Mers, il fait s'y tracer des chemins. On ne sauroit assez admirer l'industrie avec laquelle il emploie les Vents dans la Navigation.

Mais ce qui diminue beaucoup la gloire que les Homes prétendent tirer de leur industrie, c'est le peu d'adresse qu'ils ont à favoir prendre les autres Homes par le côté propre à les faire servir à leur bonheur. Quand on pense, par exemple, aux amertumes qu'ils s'atirent tous les jours, par leur indiscretion à parler, peut-on nous

vanter si fort l'habileté de l'Home à faire servir à son bonheur , tout ce qui l'environne dans la Nature ?

St. Jaques relève, d'une manière bien vive, dans son Epitre, ce travers de l'Esprit humain. La Morale en est non seulement belle, mais encore exprimée avec un tour fort ingénieux. *Vous voies, dit il, que nous mettons un Mors dans la bouche des Chevaux, afin qu'ils nous obéissent, & que nous les tournions ainsi de quel côté nous voulons. Les Navires tout de même, quelque grands qu'ils soient, & quoi qu'agités quelquefois par des Vents impétueux, vont au gré du Pilote, à l'aide d'un petit Gouvernail. Il en est de même de la Langue; quoi qu'elle ne soit qu'une petite partie du Corps, elle peut produire de très grands effets \**.

C'est à dire que la Langue est par rapport au reste du Corps, & même par rapport à la conduite de l'Home, une espèce de Frein ou de Gouvernail, qui peut faire beaucoup de bien & beaucoup de mal, selon qu'on en use ou qu'on la manie. *C'est un Feu qui peut embraser tout le cours de la Vie.* Si on la conduit mal, elle cause de grands ravages dans la Société, mais elle attire sur tout aux Médifans de facheux retours, qui peuvent

les rendre malheureux toute leur vie. *L'Homme*, ajoute St. Jaques, domte toutes sortes de Bêtes farouches & de Monstres. Il n'y a que sa Langue, dont il ne fait pas se rendre le Maître. Cependant nôtre bonheur dépend bien plus des secours que nous pouvons tirer des autres Homes avec qui nous vivons, que des usages que nous tirons des Animaux, ou de toutes les superfluités que nous allons chercher bien loin, par le moien de la Navigation.

La Réflexion de cet Apôtre m'a toujours frapé. Toutes les fois que je la lis, & que je fais attention à toutes les autres belles pensées renfermées dans ce Chapitre, je me récrie, avec admiration, que je ne conois rien dans toute l'Antiquité de mieux pensé & de plus heureusement exprimé sur ce sujet. Qu'on examine bien la pensée de *St. Jaques*, que je viens de rapporter, & l'on y trouvera une beauté supérieure à celles de ce genre, qu'on lit dans les Auteurs profanes,

Les Orateurs Paiens nous débitent quelquefois des pensées fort brillantes, mais qui bien examinées n'ont pas toute la justesse qu'il seroit à souhaiter. En voici une de *Cicéron*, par exemple, sur cette matière que je vai rapporter ici, afin qu'on en fasse la comparaison. Cet habile Orateur, & qui étoit en même tems un grand Philosophe a

**dit**, sur la Médifance, que pour modérer un peu les emportemens de la Langue, la Nature a eu foin de l'enchaîner dans la bouche, come un Lion dans une Caverne; qu'elle en a fermé l'entrée par un double rang de Dents, qu'elle y a encore ajouté les Lèvres, come une feconde barrière. Mais rien n'est moins juſte que cette penſée, puis que ces prétendus empêchemens, bien loin d'embaraffer la Langue, & d'être un obſtacle à ſes opérations, ſont précifément ce qui les aide & qui les facilite.

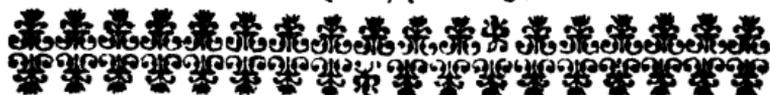
La Nature, en formant les Organes de la Parole, n'a point prétendu en rendre l'uſage difficile. Rien n'est plus aisé que de parler, & par conſéquent de médire. De Sages Moraliftes ont même tiré, de cette facilité, une raifon pour nous tenir ſur nos gardes, contre la tentation de médire. Voici coment un habile Pédicateur l'a miſe en œuvre & l'a développée.

„ La grande facilité que nous avons à  
 „ médire, *dit-il*, eſt une grande raifon  
 „ pour nous tenir en garde contre ce Vice.  
 „ Dans un Commerce criminel, il ne ſuſſit  
 „ pas d'en former le deſſein. Pour ſe ſatis-  
 „ faire, combien de démarches? Il faut  
 „ conduire ſon intrigue de loin, faire jouer  
 „ différens reſſorts. Souvent on a plus de  
 „ peine à chercher le péché que de plaiſir

„ dans le péché, quand on l'a trouvé. Est-  
 „ il question de dépouiller injustement un  
 „ Concurent de l'Héritage qu'il a reçu de  
 „ ses Pères? Les Années entières suffisent  
 „ à peine, pour disposer des Juges à pronon-  
 „ cer en nôtre faveur . . . Mais qu'en coute-  
 „ t'il de médire? Il n'en coute qu'une paro-  
 „ le; la Langue s'échape au premier ordre.  
 „ Graces à sa volubilité, le coup est frappé  
 „ dans un clein d'œil.

„ Ses blessures ne sont pas moins funes-  
 „ tes de loïn que de près. Il faut courir après  
 „ un Ennemi, dit *St. Chrisostome*, pour lui  
 „ porter le poignard dans le sein. Pour bles-  
 „ ser sa réputation, la Langue n'a que faire  
 „ de le suivre; sans changer de place, elle  
 „ l'ateint dans quelque endroit du Monde  
 „ qu'il soit. Dans quelle situation qu'elle  
 „ se trouve, elle lance son trait, elle porte  
 „ son coup. Ce n'est jamais au hazard qu'el-  
 „ le le porte, elle est toujours sûre de fra-  
 „ per, quand elle entreprend de le faire.

L'Orateur Romain, pour nous empêcher  
 de médire, a fait remarquer que la Nature  
 avoit voulu rendre difficiles les opérations  
 de la Langue. Mais cet Orateur Chrétien  
 nous a fort bien prouvé, au contraire, que  
 rien n'est plus aisé que de médire, & il a su  
 tirer de cette facilité un puissant motif pour  
 nous tenir sur nos gardes contre ce Vice.



## I N S C R I P T I O N

*Romaine trouvée à GENEVE.*

**V**OUS me demandiés l'Automne dernière, M O N S I E U R , que si en réparant nôtre Cathédrale , on trouvoit quelque Infcription antique , je vous la comuniquasse. Ce qui avoit doné lieu à me faire cette demande , c'est que vous aviés vû précédemment , dans les Nouvelles Littéraires du *Journal Helvétique* , qu'on avoit déjà fait dans nôtre Ville quelque Découverte de ce genre \*. C'est ce qui avoit excité vôtre curiosité.

Je me trouvai à la Campagne quand jo reçûs vôtre Lettre , & j'y fis encore un assez long séjour. C'est ce qui fût cause qu'après mon retour , je ne fis pas toute l'attention que j'aurois dû faire à ce que vous souhai- tiés. A quoi il faut ajouter , que mon goût pour l'Antique n'est pas aussi décidé que le vôtre. Je vous avouïerai donc ingénument , que c'est par un pur hazard , que j'ai appris depuis quelque tems , qu'on avoit encore trouvé dans les fondemens de nôtre Eglise , quelque Monument Romain.

Je

Je voudrois pouvoir vous aléguer quelque excuse un peu valable de ce retard à m'aquiter de vôtre Comission. Si vous étiez Home à vous paier de quelque mauvaise raison, je pourrois peut être bien en imaginer une ou deux. Je vous dirois, par exemple, qu'en matière de Monumens anti-ques, il semble qu'on ne devoit pas se piquer de nouveauté, je veux dire, qu'on ne devoit pas s'empressez à les avoir des premiers; qu'en ne me pressant pas de vous envoyer nos Inscriptions, elles aqueroient par là quelque degré de plus d'ancienneté, & par conséquent quelque degré de prix.

Mais vous regarderiez cela come une mauvaise défaite, come une insipide plaisanterie, que vous ne manquerez pas de siffler. Cependant il est réellement vrai, que ce que je vous envoie aujourd'hui, en vaudra mieux, pour avoir été un peu retardé. J'ai eu le tems par là d'y joindre les Eclaircissements nécessaires. Si je m'étois hâté de vous communiquer chaque Inscription immédiatement après qu'elle auroit été découverte, je n'aurois pu vous en envoyer qu'une simple Copie & sans aucune Explication. Appliquez ici, s'il vous plait, le CUNCTANDO du sage *Fabius*.

De toutes les Inscriptions que nos Antiquaires ont découvertes, en faisant fouiller dans quelques ruines de notre Cathédrale, voici, à ce que je crois, celle qui mérite le plus votre attention.

DEO INVICTO  
 GENIO LOCI  
 FIRMIDIVS SE  
 VERINVS MIL.  
 LEG. VIII. AUG. P. F.  
 C. C. STIP. XXVI, ARAM  
 EX VOTO PRO SALVTE  
 SUA V.S.L.M. POSITAM  
 MUCIANO ET FABIANO COS.

J'ai consulté sur cette Inscription, un habile Homme : Voici comment il l'explique.

On comprend, en général, que *Séverin*, s'aquitant d'un Vœu qu'il avoit fait pour sa prospérité, dresse un Autel, au Dieu invincible, Génie du lieu, sous le Consulat de *Mucien* & de *Fabien*, c'est-à-dire l'an 201. de l'Ere vulgaire. L'intelligence du reste dépend de quelques abréviations usitées alors, & que tout le monde entendoit, qui seroient pour nous des Enigmes, si d'autres Monumens ne raportoient les mots entiers, ou plus au long.

*Séverin* se dit *Soldat de la LEGion VIII. AVGuste P. F. C. C.* c'est-à-dire *Pieuse, Fidele,*

*Constante, Commode*, surnommée ainsi par l'Empereur *Commode*.

A quoi bon, dirés-vous, tant de nouveaux titres, celui d'*Auguste* son Instituteur, ne suffisoit-il pas pour la distinguer? C'étoit le goût de *Commode*, il se paroît d'une douzaine de titres dans ses Lettres au Sénat, & il en donoit de même à ceux qui le servoient bien. La délivrance d'une Place assiégée par les Barbares, valut à la Légion ces noms honorables, & à son Tribun *Vesnius Vindex* une promotion à la Questure, avant l'âge prescrit par la Loi. Il nous l'apprend lui même dans une Inscription, pour en remercier *Commode* \*. *Sévérin* met dans le même ordre les Lettres Initiales de ces quatre nouveaux titres, que *Vindex* avoit exprimé tout au long. L'Inscription du Tribun suivit de près l'an 180. le dernier de *Marc-Aurèle*. Elle donne les seuls titres de P I U S F E L I X à *Commode*, qui d'abord fût le premier à les joindre ensemble, & elle ne lui donne point celui de *Britannicus* le plus mérité de tous, acquis en 183. & que son très dévoué Serviteur n'auroit eu garde d'oublier.

Les

\* Il s'y qualifie Tribun des Soldats de la Legion Auguste, & il ajoute, „ Quo militante cum liberata esset „ Nova obsidione, Legio PIA, FIDELIS, CONSTANS, COMMODA cognominata est. Gruter p. 482. n. 1.

Les Mots Suivans *STIP. XXVI*, pour *Stipendiorum 26.* rélatifs à *Miles*, se prennent constamment pour autant d'années de Service. La date des Consuls termine ces *XXVI.* années en 201. & la première Campagne de nôtre Home fût en 176. Il servit cinq ans sous *Marc-Aurèle*, douze sous *Commode*, & neuf sous *Sévère*. Le congé s'obtenoit au bout de vingt-ans, avec une gratification, de *Trois mille Dragmes*, ou *Douze mille Sesterces*. Cependant il est encore simple Soldat à la 26. année, sans se déclarer *Vétéran*, peut être visoit-il à quelque grade, ou bien à des Terres. Le Quartier ordinaire de sa Légion, depuis *Auguste* jusqu'à *Sévère*, excepté le tems d'une Guerre Civile, étoit dans la *Pannonie*, où elle faisoit partie de l'Armée, qui proclama *Sévère* Empereur, libéral envers les Troupes & toujours en Guerre pour étendre les limites de l'Empire.

Voici donc le sens entier de cette Inscription. „ Au Dieu Invincible, Génie du Lieu,  
 „ Firmidius Severinus, Soldat de la Lé-  
 „ gion VIII. Auguste, Pieuse, Fidèle,  
 „ Constante, Commode, après un Service  
 „ de vingt-six ans à la guerre, & en fuite  
 „ d'un Vœu qu'il avoit fait pour sa prospé-  
 „ rité, consacre volontiers & par devoir,  
 „ cet Autel qu'il avoit voué, l'aïant dressé  
 „ sous

„ sous le Consulat de *Mucien* & de *Fabien*\*.

On conoit, depuis long-tems à *Genève*, une Inscription, qui fait mention d'un Officier distingué de cette VIII. Légion. Elle n'y a point d'autre titre que celui d'*Auguste*, d'où nôtre Savant conclut qu'elle a précédé *Commode*. Cette Inscription est si fameuse, que je dois vous la faire un peu conoitre. Elle a passé long-tems pour le plus beau Monument que les *Romains* aient laissé dans nôtre Ville. *Gruter* ne l'a point conue. Elle fut trouvée du tems du célèbre Jurisconsulte *Godefroi*, qui la fit déposer dans la Cour de sa Maison. Dès le commencement de ce Siècle, elle a été transportée à l'Hôtel de Ville, avec quelques autres, découvertes dans ces derniers tems.

Dans cette Inscription, l'Officier Romain prend tous ses titres, qui reviennent à peu près à ceux ci, dans nôtre Langue. *IVLIVS BROCCIVS*, Intendant des Ouvriers destinés pour les Machines de guerre, Mestre de Camp de la VIII. Légion *Auguste*, Magistrat établi pour juger les Causes de Droit, Intendant des Bâtimens Publics, Augure, Pontife, Duumvir, & Prêtre dans la Colonie des Equestres\*\*.

Après

\* Les quatre Lettres Initiales V. S. L. M. dans la pénultième ligne de l'Inscription signifient toujours. *Votum Solvit Libens Merito*.

\*\* Voyés sur la Colonie Equestre, *Spon Hist. de Genève T. I. p. 12.*

Après tous ces titres, on voit une Donation faite aux *Genevois* par *Brocchus*, & qui est exprimée de cette manière, *VIANIS GENAVENSIBVS LACVVS DAT*. L'habile Antiquaire, que j'ai consulté sur la dernière Inscription decouverte, & qui a rapellé celle de *Brocchus* à l'ocasion de la VIII. Légion, auroit dû me dire, qu'il est le premier qui ait entendu dans son véritable sens, cette Donation de *Brocchus*. Il faut donc que je suplée ici ce que son excessive modestie lui a fait supprimer. Cela lui fait trop d'honneur, pour vous le laisser ignorer.

*Spon* dit que cela signifie, que *Brocchus* donne aux *Génevois* les Lacs, comprenant peut être avec le Lac Léman, quelque autre moindre Lac du Pais. „ Les Seigneurs & „ Magistrats Romains, dit-il, qui étoient „ Lieutenans pour l'Empereur dans les „ Provinces, y avoient une grande autorité, „ puis qu'on voit qu'ils ont été quelquefois „ Arbitres des Courones. Ainsi on ne doit „ pas être surpris, que celui dont il est ici „ parlé, ait disposé des Lacs en faveur des „ *Génevois*. Les grandes Charges qu'il possé- „ doit dans la Province, & l'avantage qu'il „ avoit d'être de la Famille des *JULES*, „ lui donoit ce pouvoir \*.

L'An-

L'Antiquaire moderne, qui me sert de Guide, n'est pas monté sur un ton si haut. Il prend fort au rabais ce Présent, que nous fait *Brocchus*. Il le réduit à un simple Réservoir d'eau, ou à une Fontaine. Il prouve, par de bons Auteurs, que le mot *LACVS* se prenoit en ce sens chez les Romains.

Il réfute les raisons de *Spon*, & il fait voir que *Brocchus* n'avoit pas une autorité suffisante, pour disposer ainsi de la propriété des Lacs voisins de *Genève*. Pour le nom de *Jules*, il étoit si comun, que dans *Genève* même on a des Inscriptions, où de simples Afranchis sont nommés *Jules*.

Reste à expliquer l'Épithète donnée aux *Genevois*, dans cette Inscription, *VIANIS GENAVENSIBVS*. Ce premier mot a arrêté *Spon*. *Je n'entens point, dit-il, ce VIANIS de l'Inscription*. Rien de plus aisé à expliquer, selon le Savant qui me dirige. Il prend les deux premières Lettres du mot de *VIANIS*, pour des Lettres Numerales, qui faisoient chez les Romains le nombre de six, de sorte que ce mot doit être pris pour une abréviation du mot *SEXTANIS*. C'est ainsi que l'on apelloit les Soldats de la VI. Légion. *GENAVENSES SEXTANI* doit s'entendre d'une Colonie de Vétérans de cette VI. Légion établie à *Genève*.

Cette

Cette Inscription, bien entendue, aboutit donc, come vous voies, *Monsieur*, à nous aprendre, que *Julius Brocchus*, en qualité d'Intendant des Bâtimens public, avoit fait construire une Fontaine dans *Genève*, à l'usage de la Colonie des Vétérans, de la VI. Légion\*. Mais ce qu'elle nous apprend aussi, c'est la grande sagacité du Bibliothécaire, qui nous a si heureusement débrouillé ce Monument.

Vous voies, *Monsieur*, qu'en faisant imprimer ces Dissertations, dans la dernière Edition de nôtre *Histoire de Genève*, nous avons renoncé de bone grace à la Souveraineté du Lac, que *Spon*, & d'autres Antiquaires avoient trouvé dans la Donation de *Brocchus*. Nous ne prétendons point être les Souverains du Lac Léman, ni enfler ainsi nos titres. Rien de plus chimérique que nôtre Empire sur cette petite Mer. Nous nous contentons modestement du droit de Pêche, qui ne s'étend pas même autant que nôtre Banlieüe. Ainsi nous rangeons la Donation du Lac Léman, faite aux *Génevois* par *Brocchus*, avec celle de la Ville de *Rome* faite par *Constantin* au Pape *Silvestre*.

S

Après

\* Voyez parmi les Pièces justificatives de l'Histoire de Genève, les Dissertations de Mr. Firmin Abauzit, l'un des Bibliothécaires de la République.

Après cette petite Digression, je reviens à notre Inscription primitive. Elle est faite pour le *Dieu Invincible*, Génie du Lieu, c'est-à-dire, qu'elle regarde le Dieu Tutelaire de *Genève* où l'Autel s'est trouvé, au même endroit où la Tradition met un Temple dédié à *Apollon*, come au Protecteur de cette Ville, nommé par les Gaulois, *Belen* ou le *Blond*. Deux Trifons en bas-relief, spécialement consacrés à ce Dieu, qui se voient à *Genève*; sa tête en bronze plus grande que le naturel, sans barbe & les Cheveux frisés, que l'on conserve à la Bibliothèque, le tout d'un bon goût antique, & quelques autres Documens semblent autoriser cette Tradition\*.

Mais coment témoigneroit-elle une chose, que *Séverin* plus ancien paroît avoir ignorée? Du moins on pourroit demander, pourquoi il n'a pas désigné le Dieu. C'est qu'il auroit suivi l'usage Romain, de ne pas nommer les Dieux Tutelaires, de peur, come le prouve *Macrobe*, que l'Ennemi venant à les conoitre, ne tâchât à les gagner par ses présents\*\*. Les Initiés savoient le mot, ils se le disoient à l'oreille.

Enfin tout se divulgue. *Apollon* se montra pour le *Dieu invincible*. Une idée abstraite

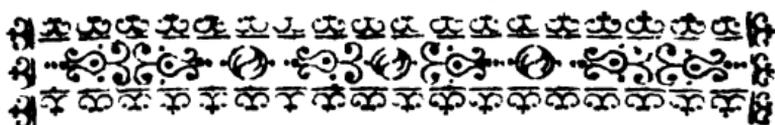
ne

\* Voies le Journ. Helvétique. Novembre 1745 p. 404.  
\*\* Saturn. III. 9.

ne se perpétue guère dans les Esprits, elle y prend bien-tôt le corps & la forme d'un Objet déterminé, palpable dans des Statues, & transmissible ainsi par une Tradition.

Depuis nôtre Sévérin, l'*Invincible* devint au III. & IV. Siècle, le propre Atribut d'*Apollon*. On lit, *APOLLINI INVICTO, SOLI INVICTO*, dans les Monumens de toute espèce. Oraisons, Inscriptions, Médailles, jusqu'aux Calendriers, au 25. Décembre, Jour du Solstice, *Natalis Inviçti*, où l'on sousentendoit le Soleil, qui renaît, pour ainsi dire, en retournant vers nous.

Le Paganisme reprochoit alors au vrai Culte, d'avoir substitué la Fête de Noël à celle de *la naissance de l'Invincible*. Je vous conseille, *Monsieur*, de lire là dessus une curieuse Dissertation de Mr. *Des Vignoles*\*, Je fuis, &c.



## AUX EDITEURS

*Sur l'Ode de la MORT\*.*

**N**ous avons vû, avec beaucoup de satisfaction, la belle Ode sur la *Mort*, que vous donâtes dernièrement dans votre Journal. Il est vrai, que plusieurs Persones la conoissoient déjà, mais ils l'ont relüe avec autant de plaisir que la première fois qu'elle leur tomba entre les mains. C'est une Pièce de Poésie des plus vives & des plus énergiques, qui aient paru depuis longtems.

Je suis du nombre de ceux qui l'avoient déjà vüe plus d'une fois, & qui l'ont autant admirée, que si elle avoit eù toute la grace de la nouveauté. Je la trouvai, il y a deux ou trois années, dans la *Spectatrice Danoise*, ou l'*Aspasie moderne*, imprimée à *Copenhague*. Come cet Ouvrage Périodique est extrêmement rare dans ce Pais, je vai transcrire ici quelques unes des Remarques que le Journaliste a faites sur cette Ode.

Voici coment il fait parler sa *Spectatrice*.  
 „ Il. y a des gens de mauvaise humeur

\* Journ. Helvét. Janvier 1753. p. 15.

„ contre la Poësie, qui marquent du mépris  
 „ pour elle. Je vai doner une Ode, qui  
 „ peut être réconciliera avec elle les Esprits  
 „ les plus prévenus. C'est le plus beau pré-  
 „ sent que je puisse faire à mes Lecteurs.  
 „ J'ose l'anoncer come un Chef d'œuvre,  
 „ sans craindre d'être acufée de prévention.  
 „ Je n'ai pas encore vû, dans le Lirique  
 „ François, une Pièce qui pût entrer en  
 „ parallèle avec celle ci.

On trouve des Remarques dignes d'a-  
 tention sur quelques strophes, sur celle-  
 ci par exemple

*De ce soufle actif qui m'anime,  
 Qui vit, qui pense en moi, quel sera le destin ?  
 Du pouvoir de la Mort, trop illustre Victime,  
 Pourroit-il fondre dans son sein ?  
 Dans le sein de la Mort ! Lui dont l'intelligence  
 Embrasse l'Univers, sonde sa propre Essence,  
 Lui qui conoit le Dieu vivant !  
 Non, Non, qui te conoit, sans fin doit te conoitre,  
 Dieu des Dieux, ton idée atachée à mon Etre,  
 Le munit contre le Néant.*

„ On trouve dans ces Vers, dit fort bien  
 „ le Journaliste, la plus forte preuve de l'Im-  
 „ mortalité de l'Ame, & la plus à la portée  
 „ de toutes sortes d'Esprits. L'Ame de l'Ho-  
 „ me conoit son Créateur, est capable de

„ Vertu, a des idées distinctes du Bien &  
 „ du Mal ; de sorte que quand même elle  
 „ ne seroit pas immortelle de sa Nature ,  
 „ les Perfections de Dieu exigeroient qu'il  
 „ l'immortalisât.

A la fin de cette Pièce de Poésie , la *Spec-*  
*tatrice* en paroît enthousiasmée. „ Quel  
 „ sublime dans cette Ode ! s'écrie-t-elle.  
 „ Quelle énergie dans les expressions ! Quel-  
 „ le vivacité dans le tour ! Je l'ai relüe au  
 „ moins vingt-fois , & je viens de la copier,  
 „ avec un plaisir infini. Je suis persuadée,  
 „ que tous mes Lecteurs en seront enchan-  
 „ tés, car elle a des beautés mâles, qui se  
 „ font sentir à tous les Esprits. Un Poete  
 „ est toujours sûr de plaire, quand il peint  
 „ le Vrai. Mais il faut convenir, que le  
 „ Vrai gagne infiniment à la pompe de la  
 „ Poésie. \*

Reste à voir présentement à qui nous so-  
 mes redevables de cette belle Production.  
*Cette Ode, à ce que l'on nous assure, dit le*  
*Journal Helvétique, est d'une Dame, née à*  
*Bâle, & mariée présentement à Copenhague,*  
*qui s'est distinguée dans le Monde Savant, par*  
*des Productions fort goûtées, dont quelques unes*  
*ont orné nôtre Journal, il y a un certain nom-*  
*bre d'Années.*

A cette indication, tout le monde s'est souvenu de plusieurs Poésies au bon coin, signées SOPHIE ROQUES\*. Mais celle ci est d'un tout autre Auteur. On en conviendra aisément, si l'on pense, que le Journaliste de *Copenhague*, que je viens de citer, & qui voioit fréquemment cette Dame, n'auroit pas manqué de lui en faire honneur. La *Spéctatrice* auroit elle manqué à relever, par cet endroit là, la gloire de son Sexe?

Quel est donc le véritable Auteur? Il y a douze ou quinze ans que je vis cette Ode pour la première fois. On l'attribuoit alors à Mr. *De la Visclède*, Secrétaire de l'Académie de *Marseille*, & qui étoit un excellent Poete; mais ce que je puis assurer plus positivement, c'est qu'à cette date là, l'Ode en question fut couronnée dans l'Académie des *Jeux Floraux de Toulouse*, & qu'elle y remporta le prix de Poésie. \*\*

## S 4

## A

\* Elle s'appelle aujourd'hui Mad. Menzard. On s'est encore trompé dans la Lettre Initiale, qui la désigne dans le Journal Helvétique.

\*\* Note des Editeurs Nous ne sommes point à l'abri des Infortions peu exactes, que l'on peut nous donner. Cette Ode nous a été envoyée manuscrite, & on nous avoit assuré qu'elle étoit d'une Dame née à Bâle, come nous l'avons dit. L'Auteur de ces Anecdotes nous fait plaisir de nous redresser, & nous serons toujours charmés de voir rectifier les erreurs dans lesquelles nous pourrions tomber. Nous les éviterons cependant autant qu'il nous sera possible, & nous prions nos Correspondans de vouloir bien ne pas nous exposer à en comettre.

A propos de Prix, vous nous nous avés doné, dans vôte Mois de *Janvier*, un assez long détail concernant l'Exercice de l'Arquebuse à *Genève* \*. On anonce ordinairement, dans les Journaux, les Auteurs, qui ont le mieux réuffi sur quelque Sujet doné par une Académie, pour disputer un Prix. Nous vimes, par exemple, il y a quelque tems, dans plusieurs de ces Ouvrages Périodiques, que Mr. *Rousseau*, qui prend la qualité de Citoïen de *Genève*, remporta le Prix de l'Académie de *Dijon*, par un Discours éloquent, qui a fait beaucoup de bruit. Mais nous ne nous atendions pas que vous duffiés nous apprendre que Mr. C. . . . autre Citoïen de *Genève*, signala son adresse à tirer de l'Arquebuse, le 8. du Mois, & remporta les trois Prix. Les Journaux de Littérature se bornent à publier les Triomphes Littéraires, mais ils ne se chargent pas des Triomphes qui tiennent du Militaire. Dès qu'on vit ici cet Article, la plupart des Lecteurs jugèrent, que ce Fait n'étoit pas assez intéressant pour figurer dans vôte Journal, & qu'il le déparoit. Pour moi je me contenterai, de dire seulement, qu'il y étoit un peu étranger & hors de sa place \*\*.

\* Journ. Helvét. Janv. 1753. Triomphe Militaire. p. 109.

\*\* Note des Editeurs. Si l'Auteur de cette Remarque veut bien faire attention aux traits d'Histoire qui se rencontrent

Je me flate qu'on ne fera pas le même jugement sur l'Épigramme, que je vous envoie, & qu'on ne la trouvera pas déplacée ici. Nous l'avons reçue depuis peu de Paris. Elle a en vüe les *Toneaux de Voltaire*, Pièce de Poésie fort indécente insérée dans votre Journal\*.

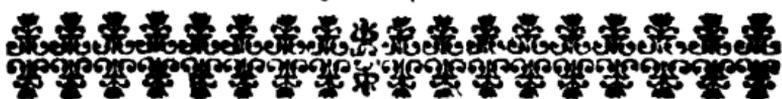
*Ainsi que les Rois & les Dieux,  
 VOLTAIRE, ce fameux Génie,  
 Ce Triomphateur de l'Envie,  
 Eût deux Toneaux, Présent des Cieux.  
 Il tira du premier la plus douce Ambrosie.  
 Mais ce premier est vuide, il ne lui reste, hélas,  
 Que le second percé trop bas,  
 Qui ne fournit que de la lie.*

## ESSAI

rent dans le Morceau. qui lui paroît si déplacé, & en particulier aux Vers où l'on raconte, avec beaucoup de feu, l'Action passée à Genève les 16. & 17. Août 1291 peut être trouvera-t'il que ces Anecdotes méritent de l'indulgence pour toute la Pièce, & peuvent lui servir de Passeport.

. . . . Ubi plura nitent  
 Ego non paucis offendar maculis.

\* Journ. Helvénq. Octobre 1752. p. 411.



## ESSAI sur l'utilité du JEU.

**B**ien des Gens déclament contre le JEU, par humeur, ou par l'affectation de censurer ce qu'ils appellent les *Défauts du Siècle*. Je conviens, avec ces Gens là, qu'il y a un point au de là duquel le Jeu devient un excès blâmable. On en peut dire autant des choses les plus innocentes: Ainsi bien loin d'en conclure rien au désavantage du Jeu, je suis persuadé, que, si l'on ne s'y livre qu'avec la modération convenable entre honêtes Gens, il est non seulement excusable, mais utile.

Un Home d'Esprit \* nous a donné un petit *Discours sur le Jeu*, où quoi qu'en badinant, il ne laisse pas de dire des choses vraies & fondées. Je crois, come lui, qu'on auroit tort de rejeter le Jeu, & qu'il est d'un usage plus étendu qu'on ne pense. Je déclare, au reste, que je veux parler uniquement de ce qu'on nomme *Jeux de Commerce*. Les Jeux de hazard sont trop dangereux, & ne me paroissent d'aucune utilité. Je ne dirai rien

\* *Loisir Philosophique* par Mr. DE VATTEL, Essai sur le Jeu. Voyez aussi par le même Auteur & sur la même Matière, *Journa. Helvétique*, Octobre 1740. & Septembre 1741.

rien non plus des Jeux d'adresse & d'exercice. On leur rend généralement justice.

Je crois donc le Jeu utile, & même nécessaire. Pour le prouver je ne répéterai point ici ce qu'a allégué en sa faveur Mr. DE VATEL. Je prétens le rendre recommandable par des endroits plus essentiels; en un mot j'ai dessein de faire voir, que, chez les Gens du Monde, le Jeu tient lieu d'une Logique d'autant plus nécessaire, que c'est celle dont nous avons le plus besoin dans le Commerce de la Vie, & dans les différentes situations où le hazard peut nous placer. Le Jeu est une Logique toute pratique, & par conséquent, très estimable, qui exerce & fortifie, à la fois, l'Attention, la Mémoire & le Jugement. Il suffira, pour s'en convaincre, d'examiner un moment le Jeu, & de voir en quoi il consiste.

Un Homme qui joue doit apporter à cette Action de l'Attention, de la Mémoire, & une certaine promptitude à saisir les Combinaisons & les Rapports. Ces Qualitez réunies forment, dans celui qui les possède, ce qu'on appelle l'*Esprit du Jeu*. Un bon Joueur est attentif aux Cartes qui passent. Il en retient la suite, pour s'assurer de celles qui restent. Cela lui sert à juger de la possibilité des coups qu'il veut faire réussir. La manière

nière de jouir de son Antagoniste fait encore l'objet de ses Réflexions ; il tâche d'en pénétrer les motifs, & de juger par là des Cartes qu'il a en main, & des coups qu'il médite, ou qu'ils veut parer. Il calcule des probabilités, pose des principes, tire des conséquences : Son Attention, sa Mémoire, sa Pénétration, tout agit, tout s'exerce. N'est-ce pas là véritablement une Logique pratique, bien plus utile pour former l'Esprit, que la Logique ordinaire & les Mathématiques, dont on recommande tant l'usage ?

Qu'on ne m'accuse pas d'en dire trop. Il n'y s'agit pas de produire chez nous ces Facultez ; il n'est aucun genre d'Etude qui puisse le faire. Les semences en doivent être dans nôtre Esprit, & il n'est question que de les développer & de les cultiver. Or rien n'y est plus propre, selon moi, que le Jeu. Le Jeu est à la portée des Génies les plus médiocres. La Logique & les Mathématiques le sont beaucoup moins. Les trois quarts & demi des Gens du Monde, & sur tout les Femmes, n'ont ni le tems, ni la volonté, ni la facilité d'en prendre une connoissance suffisante ; tandis que le Jeu fait, en quelque sorte, une partie de l'Education moderne. La Compagnie, l'attrait du plaisir, tout contribue à nous mettre les Cartes à la main.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'outre la pénétration & la justesse du raisonnement, le Jeu forme encore l'habitude de juger promptement & de se déterminer en conséquence. Les égards que l'on est ordinairement obligé d'avoir pour les Persones, avec qui l'on joue, ne nous permettent pas de méditer long-tems sur les coups qui se présentent. L'on veut pourtant défendre son Argent, & gagner celui des autres. Animé par ce double motif, un Home, qui est appelé à jouer fréquemment, tâche de se rendre Maître de son attention, & s'acoutume à saisir tout d'un coup les principes qui doivent décider de la façon de jouer, suivant l'exigence du cas, & à s'y conformer sans lenteur. Or qu'y a-t'il de plus important dans le Commerce de la Vie, que cette facilité\* de déterminer sur le champ nos Actions, par des Jugemens prompts & justes? L'irrésolution fait un des plus grands malheurs des personnes qui y sont sujettes, & les rend presque toujours inhabiles aux Affaires. J'ose donc poser en fait, qu'un Home, qui a l'Esprit du Jeu, aura celui des Affaires; sans admettre pourtant entièrement la converse de cette proposition.

II

\* Animi velocitas, quæ rectè à nos ad ea quæ conveniunt ferit. Quintil.

Il me semble que ; come , dans les Collèges , il se fait des Exercices , à la fin desquels on distribue des Prix à ceux qui s'y sont distingués ; de meme le Jeu est un Exercice de Mémoire , d'Attention , & de Jugement , à la fin duquel , celui qui en a employé le plus reçoit le Prix marqué. N'est-ce pas en effet , pour disputer un Prix , qu'on s'assemble autour d'un Tapis verd , & n'arrive-t'il pas à la longue , que , malgré les différentes alternatives de bonheur & de malheur , un bon Joüeur fait toujours un gain sûr ?

- Je vois donc , dans cette Institution , que tant de Catons modernes trouvent ridicule & indigne d'un Home raisonnable , j'y vois , dis-je , une infinité d'avantages. Je crois d'avoir montré coment elle contribue à perfectionner les Facultez les plus essentielles de nôtre Ame. Je pourrois ajouter , que le Jeu est un moien très comode de lier ensemble & de rapprocher des Homes de différents Ages , de différents Etats & de différents Pais ; nouvel avantage qui doit suffire seul , pour en établir l'utilité : Mais Mr. *de Vattel* m'ayant déjà prévenu à cet égard \* , je ne m'y arrêterai point ; d'autant plus que c'est une Observation assez générale.

Je

\* *Loisir Philosophique* p. 187.

Je finis par cette Question, que je prens la liberté de proposer au Public: *Si le Jeu est aussi utile, que je crois l'avoir prouvé, ne conviendrait il pas d'y former les jeunes Gens par principes, & d'une façon méthodique?*

E. P.



## OBSERVATIONS

*Sur l'Histoire Naturelle & l'Electricité.*

AUX JOURNALISTES.

**V**ous nous avés doné, *Messieurs*, dans votre *Journal de Janvier 1737.* une petite Pièce, qui a pour Titre; *Y a t'il quelque chose de nouveau sous le Soleil?* L'Auteur ne prouve pas mal, que l'Histoire ne fournit guères que les mêmes Crimes, les mêmes Vertus, les mêmes Evénemens, les mêmes Révolutions, sous diférens noms. Il n'y a guères que la diférence du Lieu, du Siécle & du Génie de la Nation, qui varie le Spectacle. Ici, c'est un Ambitieux, qui par la ruse & la violence, détrône le Prince légitime, & usurpe sa Courone. Là, c'est un Tiran, qui, par ses injustices & sa cruauté, force ses Sujets à lever l'Etendart de la Révolte, ne trouvant leur sûreté que dans sa ruine. Ici, le Vice autorisé, en quelque

forte, par des mœurs grossières & par la licence, se montre à découvert & marche la tête levée: Là il se cache sous les apparences de la Vertu: Une fausse politesse lui en prête les couleurs, & il en impose d'autant mieux aux Hommes, qu'ils se flatent d'être vertueux, lorsqu'ils ne sont que fourbes ou qu'hipocrites.

Dans le même Essai; dont je viens de parler, on croit, que s'il y a quelque chose de nouveau sous le Soleil, il faut le chercher, moins dans les Annales des Peuples, que dans l'Histoire des Arts & des Sciences. Les Modernes se vantent d'avoir fait des Expériences, des Observations des Découvertes inconnues aux Anciens & d'avoir enrichi le Trésor de l'*Histoire Naturelle* & de la *Physique*, de plusieurs Inventions curieuses & utiles. Le Père *Regnault* nous a déjà appris, que les Anciens étoient en droit de réclamer plusieurs de ces Découvertes & que s'ils revendiquoient leur bien, il ne resteroit pas grand chose aux Modernes. Les nouvelles Hypothèses sur la Génération, qui ont fait tant de bruit, comencent à tomber: On ne parle plus tant, ni du Système des Oeufs, ni de celui de ces petits Vers, qu'on s'imaginait voir nager dans la semence du Mâle. L'Hypothèse des Anciens,  
qui

qui établissoit la Génération dans le mélange des Liqueurs du Mâle & de la Femelle semble prendre le dessus : Du moins on explique, par cette cause, plusieurs états dont on ne pouvoit rendre raison, que très difficilement, par les Systèmes modernes. Par exemple, la ressemblance des Enfans avec le Père ou la Mère, la Naissance des Monstres &c.

La Découverte de la multiplication des *Polipes* est due au célèbre Mr. *Trembley*; on ne peut le nier. Cependant *Aristote*, & *St. Augustin* après lui, en parlent; mais d'une manière défectueuse, imparfaite & si obscure, que cette Découverte seroit peut être encore dans les ténèbres, si Mr. *Trembley* ne l'eût développée & mise dans un grand jour.

Il en est à peu près de même de la Découverte de l'*Électricité*, dont les Phénomènes surprenans ont été mis sous nos yeux, par Mrs. *Nollet*, *Boze*, *Jallabert*, *Sauvages* & autres excellens Philosophes. Mr. *Franklin*, qui avoit réitéré plusieurs fois cette expérience à *Philadelphie* en *Amérique*, a découvert un fait, qui y ajoute un prix presque inestimable. Après s'être assuré qu'une pointe de fer bien aigüe, attire l'*Électricité*, & qu'on voit alors au bout de cette pointe une flamme bleuâtre, semblable à celle de l'*Es-*

prit de Vin ou du Mercure dans le vuide, il en a conclu que ce feu avoit quelque rapport avec celui de la Foudre, & que si l'on élevoit, au faite d'une Guèrite, une longue Barre de fer, dont la pointe fût extrêmement aigüe, elle pouvoit attirer la matière du Tonnerre. Cette conclusion, qui n'étoit d'abord qu'une simple conjecture, s'est trouvée vraie, après en avoir fait l'épreuve. Ce succès a été anoncé à toute l'Europe & est devenu la nouvelle du jour. Bientôt les Toits d'un grand nombre de Maisons ont été ornés & défendus par une longue Barre de fer pointüe. Cependant, soit que ce Phénomène manquât de Spectateurs éclairés, soit qu'on ne daignât pas y faire beaucoup d'attention, il avoit déjà été aperçû par nos Pères, & *Sénèque* en raporte quelque chose dans ses *Questions naturelles*. Il dit, que *Philippe* allant à *Siracuse*, vit un Feu qui s'arrêta au haut de sa Lance.

Dans les Camps des *Romains*, on a souvent vû les Javelots des Soldats, éclairés par des feux, qui tomboient quelquefois à la manière de la Foudre, frapotent les Animaux & les Arbustes, & quand ils étoient poussés avec moins de force, il se dissipotent sans fraper ni blesser persone. Le fameux *Muschenbroeck* assure qu'on a vû de petites  
 fla-

flames au fer des Piques qu'on avoit frotées d'huile pour les nettoier.

Enfin, tout le monde fait, que le feu *St. Elme* est une flame, qui s'atache au haut des Mâts, sans les brûler, ni les endomager, en aucune façon; espèce de soufre atheré & de feux folets, qui n'épouvantent que les Enfans.

On peut presque afirmer, qu'il n'y a point de Corps qui ne contienne du feu. Plusieurs perſones en ont fait & vû sortir de leurs bras & de leurs cuiffes en les frotant. *Cœlius Rhodiginus* conoiſſoit un Home, dont le Corps étoit tellement diſpoſé, qu'il en ſortoit une grande abondance de flames, qui pétilloient, en formant un petit bruit, tel que celui qu'on entend lorsque les grains de poudre s'enflament, bruit qui est à peu près le même que celui de l'Etincelle électrique. Un Libraire de *Pise*, nommé *Antonius Zamlius*, ne tiroit jamais sa Chemise, qu'une espèce d'embrasement ne se fit voir sur son dos & sur son bras, & qu'on n'entendit un bruit sourd\*.

J'ai aussi lû quelque part, que la Femme d'un Médecin exhaloit naturellement, par la transpiration, une matière ignée, telle, que quand elle ôtoit son Corſet, qu'elle por-

toit sous sa Chemise, & qu'elle l'exposoit à l'air froid, il s'enflamoit aussi tôt & lançoit come des grains de poudre.

J'ai lû encore, sur ce sujet, un fait extraordinaire & bien tragique. Une Femme, qui avoit des douleurs de Rhumatisme, avoit acoutumé de se froter le Corps avec de l'Eau de vie, canfrée, qui la soulageoit. Une nuit elle se sentit un si grand feu en dedans, qu'elle s'écria, *qu'elle brûloit*: Elle voulut se lever pour éteindre l'embrasement; mais elle tomba en cendres, & tout son Corps fut consumé.

Peut être qu'en suivant ces divers Phénomènes, on seroit parvenu à découvrir la vraie cause de l'Electricité, qui est encore inconnüe, mais qui a beaucoup de rapport & de ressemblance avec celle du *Phosphore*. A cet égard, peut être ne fera t'on jamais que deviner. Je ne fais si l'on sera plus heureux à détourner les effets du Tonnerre, ce qui seroit bien plus important.

Quoiqu'il en soit, Mr. *Dalibard*, savant Physicien, l'a essayé & sa tentative paroît avoir réussi. Il fit planter une Barre de fer de 40. pieds de haut; un Orage aiant passé par dessus, on tira de cette Barre des Étincelles & des Commotions semblables à celles qu'on tire par l'Electricité ordinaire.

Mr.

Mr. de Lot, aiant auffi fait élever une Barre de fer, de la hauteur d'environ cent pieds, en tira pareillement des Étincelles, pendant près d'une demi heure, que le Tonneire demeura au deffus.

On pourroit par ce moïen, come on l'a infinué, éviter fur Mer tous les Orages, en plantant de longues Barres fur les Mâts des Vaisseaux, & par le moïen d'un fil de fer, dont un bout comuniqueroit à chèque Barre, & l'autre bout descendroit dans la Mer, on noïeroit, pour ainfi dire, toute la matière fulgineufe & on éviteroit les coups de Tonerre.

Si *Promethée*, dit un célèbre Ecrivain, s'est aquis une si grande réputation pour avoir volé le Feu aux Dieux, les Héros de l'Electricité méritent bien d'être couronnés, puisque, non contens d'imiter leur Foudre, ils tentent encore de l'arracher de leurs Mains.



## R E P O N S E

*A la Question sur l'utilite de la Critique, proposée dans le Journ. Helv. de Fevrier 1753. p. 204.*

A Mr. R. P.

**V**OUS voulés, me tenter par la Question que vous avés proposée dans le *Journal Helvétique*, & sur laquelle vous me demandés une Réponse. Je suis las d'écrire, & de m'exposer moi même aux Critiques: Il ne me convient pas de crayonner & de me borner à une simple Ebauche, & il en coute trop de soins & de peine pour peindre correctement & finir le Tableau. Il y a eu un tems, où la réputation me paroïsoit quelque chose de précieux; aujourd'hui je ne la regarde que come une brillante chimère; & le repos me paroît le plus grand de tous les plaisir. Je m'écrie avec *Despreaux*.

*Qu'heureux est le Mortel, qui du monde ignore  
Vit content de lui même en un coin retiré;  
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée  
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée;  
Qui ne rend qu'à lui seul compte de son loisir,  
Et de sa Liberté forme tout son plaisir;*

*Il n'a point à souffrir d'afrots, ni d'injustices;  
Et du Peuple inconstant, il brave les caprices.*

*Ou avec vôtre bon Ami Gresset.*

*Heureux qui dans la paix secrette  
D'une libre & sûre Retraite  
Vit ignoré, content de peu;  
Et qui ne se voit point sans cesse  
Jouët de l'aveugle Déesse,  
Et Dupe de l'aveugle Dieu.*

Pour l'Amour, son Règne est passé chez moi, & je me sens assez de force pour regarder un beau Visage sans émotion. A l'égard de la Fortune, vous savés que je ne lui ai jamais rendu hommage, & que son faux éclat ne m'a point ébloui. Je n'ai jamais aspiré aux Richesses, ni aux Dignités, & la route que je tiens n'est pas celle qui y conduit. A mesure qu'on éloigne ses yeux des choses du Monde, on les tourne sur soi-même, & si on n'a plus le plaisir de sentir les Passions, on n'a pas aussi la peine de lutter contre elles; l'on conoit mieux le prix des Objets qui nous environent parce qu'on en juge sans préjugé & sans intérêt. Mais ces Réflexions ne sont pas celles que vous attendés; il faut, malgré ma répugnance essaier de vous satisfaire, au hazard de ne pas contenter tous les Lecteurs.

Coment les *contenter*, & réunir tous les suffrages, il faudroit pour cela, réunir tous les goûts, & c'est la Pierre philosophale : Les Gens d'un Esprit rude & grossier regardent come foible & puéril ce qui est délicat & fin ; au contraire, les Gens qui ont plus de sentiment & de finesse que de force & d'énergie trouvent quelque chose d'âpre & de raboteux dans ce qui est mâle & nerveux, sans faire attention qu'il y a des Sujets qui demandent de la force & de l'énergie ; d'autres qui n'exigent que des traits fins & délicats. Il seroit ridicule de peindre *Adonis* sous les traits d'*Hercule*. Le pis est qu'on voudroit assujettir tous les Auteurs au genre d'écrire qui nous plait d'avantage, sans penser que chaque genre a son mérite & ses beautés ; que ce seroit resserrer trop la Littérature & le Génie, que de les assujettir à un goût unique, & de les jeter tous, pour ainsi dire, dans le même moule. Les Persones judicieuses n'excluent aucune manière, ni aucun stile, pourvu qu'il soit conforme à la matière, & qu'il ait de l'élégance & de la justesse. De là cette variété qui atache, & qui plait généralement.

Un autre défaut dans lequel tombent les Critiques, c'est d'appeller *Amour pour la Vérité*, ce qui n'est souvent que préjugé, roideur,

& obstination dans son sentiment : Pour paroître zélé pour la Vérité, on manque aux devoirs de la Justice ; on impute quelquefois à son Adversaire ce qu'il n'a point dit, ce qu'il n'a pas même pensé : On s'échauffe en faveur de son opinion, on n'en examine, & l'on n'en voit que les bons côtés : Par une prévention inexculpable, on ferme volontairement les yeux sur les faces qui lui sont contraires, & les oreilles sur les réflexions qui pourroient nous les ouvrir, & nous faire changer de sentiment, en nous éclairant nous mêmes.

Vous sentés, *Monsieur*, qu'avec de telles dispositions la Critique est moins utile que dangereuse, plus nuisible qu'avantageuse ; il en est de même lors qu'on a moins pour objet la recherche de la Vérité, que la coupable satisfaction d'abaïsser son Adversaire & de s'élever sur ses ruines, ou lors que pour éviter sa propre défaite, on élude la Question, & l'on s'enveloppe dans un nuage. La Critique est encore plus nuisible qu'avantageuse, lorsqu'elle roule sur des Minucies, qu'on veut faire regarder come des choses importantes. C'est ainsi que plusieurs Savans ont contesté avec chaleur sur des difficultés de Grammaire, sur des Définitions de mots ; qui méritoient à peine d'ocuper la Scène quelques instans,

instans. Quelles Clameurs n'a t'on pas fait, il y a 4. ou 5. Siècles, sur le Capuchon des Moines, sur la Conception immaculée de la Ste. Vierge, sur la préférence d'une *Quadrille bleüe, ou verte, rouge ou blanche.* On s'est persécuté cruellement sur ces sortes de bagatelles, ou sur des Questions abstraites & scholastiques, vuides de sens, inutiles à nôtre bonheur, que très peu de Persones comprennent, & qui ne méritent pas d'obtenir l'attention qu'elles demandent.

C'est bien pis lors que l'intèrèt personel s'en mêle, & que l'on combat pour sa propre réputation; on ne garde plus alors de mesures; on sort tout à fait des bornes de la modération & de la bienséance; les invectives échappent de la Plume, quand les raisons ne paroissent pas suffisantes, ou qu'on a le malheur d'en manquer. Pour paroître Vainqueur de son Ennemi, on voudroit pouvoit le réduire au silence, & le forcer à nous laisser parler seul. C'est ainsi que la Querelle sur *Homère*, entre Mad. *Dacier*, & Mr. *de la Motte* dégénéra, de la part de cette Dame, en injures grossières & en personnalités ofensantes, auxquelles Mr. *de la Motte* eût la politesse de ne répondre que par une ironie fine & délicate, qui mit les Rieurs de son côté. Il n'y a pas long-tems que la Dispute

pute entré le grand *Rouffseau* & l'illustre *Voltaire* fit gémoir le Parnaffe ; la République des Lettres eft encore aujourd'hui déchirée par *Mr. De Maupertuis* & *Konig*, qui manquent de Juges capables des les entendre. *Non nostrum intereos tantas componere lites.*

Il ne m'appartient pas non plus de m'ériger en Arbitre fur la petite Querelle qui s'est élevée entre le *Vous* & le *Toi*, & qu'on pourroit doner come un exemple d'une Dispute de Mots. On convient de part & d'autres qu'il faut fuivre l'usage, & observer les bienséances ; il ne s'agit que de favoir si l'on doit les apliquer généralement, ou s'il n'y a quelque exception en faveur du *Toi*, pour doner de l'énergie au Discours, exprimer la grandeur des Idées, & caractériser une sorte d'inspiration & d'enthousiasme. Lors qu'on veut s'entendre, une Dispute est bien-tôt terminée.

Une autre chose qui rend la Critique moins utile, c'est de blâmer tout sans exception, lors même que l'ouvrage qu'on critique est semé de beautés, parmi quelques tâches. Pour rendre la critique utile & propre à perfectioner le Goût, il faudroit distinguer ce qui est bon, de ce qui ne l'est pas, relever finement ce qui pourroit être meilleur, & corriger ce qui est défectueux :

La Critique ne seroit plus une Satire , elle deviendroit une Leçon instructive digne d'ocuper un Homme sage.

Je conois des Gens , qui critiquent tout ce qui est nouveau , come si ce qui est nouveau aujourd'hui ne cessoit pas de l'être demain ; come si tous les Arts , toutes les Langues , toutes les Sciences n'avoient pas eü un commencement. Les Loix même , si respectables par leur antiquité , on est quelquefois forcé de les changer , ou de les abroger , pour en faire de nouvelles. Les Circonstances varient , on est obligé de changer avec elles. D'autres Persones ; au contraire , amoureuses de la nouveauté , courent sans cesse après elle. Vrais Papillons , ils volent de Fleurs en Fleurs. Il suffit qu'un Ouvrage ait sù leur plaire aujourd'hui , pour leur déplaire demain. Les uns n'estiment que les Anciens , ne jurent que par eux , & les croient infaillibles , les autres ne goutent & n'approuvent que les Modernes ; Un Homme nouveau dans la République des Lettres , un Auteur qui ne fait , en quelque sorte que d'éclorre , est pour eux un *Phenix* , ou une Idole à laquelle ils offrent leur encens & leur hommage. Ils préfèrent *Marmontel* à *Racine* ; & *La Chaussée* , ou *Boiffi* , à *Regnard* ou à *Molière*. Ces défauts & quelques autres peuvent ren-

rendre la Critique plus dangereuse qu'utile, mais je ne m'étendrai pas d'avantage, on trouve dans le Journal Helvétique de Janvier 1753. d'excellentes Réflexions sur ce sujet.

On est en general plus sensible aux Critiques, qu'aux Louanges; come au Jeu on est plus sensible à la perte qu'au gain: C'est qu'on regarde les unes come une simple justice qu'on nous rend, come une espèce de dette qu'on paie à nôtre mérite, au lieu que la Critique, adoptée par la Malignité & par l'Envie, quelque fausse qu'elle soit, est une profonde blessure, qu'on fait à nôtre Amour propre, qu'il pardone difficilement. C'est encore, ce qui rend la Critique plus nuisible qu'avantageuse, parce qu'elle aigrit souvent le Cœur, sans former le Goût & éclairer l'Esprit: Elle élève dans les Ames où règne le plus de douceur, je ne sai quels nuages qui en troublent la sérénité; elle peut même rompre les nœuds de l'Amité, la plus tendre & la plus sincère.

Mrs. *Fenelon* & *Bossuet*, paroissoient s'aimer beaucoup & s'estimer mutuellement; une petite jalousie de réputation engagea le célèbre *Bossuet* à critiquer l'Illustre *Fenelon*, Archevêque de *Cambrai*, sur une Matière mistique, fort obscure, & moins encore importante:

portante : Cette Contestation eût des suites funestes pour Mr. de *Fenelon* ; son Adversaire ne fût pas content , qu'il n'eût fait condamner à *Rome* le Livre de Mr. de *Cambrai* & que l'Auteur n'eût été relégué dans son Diocèse.

La querelle entre le fameux *Arnaud*, Docteur de Sorbone , & le Père *Mallebranche* ne fût ni moins vive , ni moins amère , quoi quelle roulât sur une Question ; très subtile & très abstraite ; il s'agissoit de la nature & de l'Origine de nos Idées. Chacun de ces Savans reprochoit à son Adversaire qu'il ne l'avoit pas compris , & peut être ne s'entendoient ils pas eux mêmes. Ils commencèrent la Dispute par des Eloges réciproques , & la finirent par des Injures.

Il s'en falût peu que la Quêrelle , sur l'Eloquence de la Chaire , entre Mr. de *Silléri*, Evêque de *Soissons* , & le Père *L'Ami* , Bénédictin , & Disciple du Père *Mallebranche* ne se terminât de la même manière : Après s'être prodigués bien des louanges l'un à l'autre , ils cessèrent leur commerce avec froideur & avec un air de mécontentement. Mr. de *Silléri* vouloit permettre à l'Orateur Chrétien des Ornemens dignes de la Chaire & propres à rendre son Eloquence plus persuasive & plus touchante. Le Père *L'Ami* ne vouloit ni Images , ni figures de Rhetorique.



## AUTRE REPONSE

*A Mr. DE LUSSY sur la même Question.*

**L**A Question, M O N S I E U R , que vous proposés dans le dernier *Journal Helvétique* p. 204. m'a d'abord surpris. Soufrés que je vous comunique mes idées à peu près come elle se sont développées. Entend-on ici par *Critique* l'art, ou plutôt l'habitude odieuse de chercher avec soin les défauts d'un Ouvrage, de les relever avec malignité, de les corriger avec aigreur? Cette Critique est l'écueil des Gens de Lettres, le fleau du Goût; elle a sa source dans la malignité, qu'elle nourrit à son tour; il faut la proscrire.

Mais apellés vous *Critique* cette aimable Fille du Goût & de la Belle-Littérature, qui nous met à même de saisir les véritables idées d'un Auteur; de le suivre avec plus d'intelligence & par conséquent avec plus de fruit & de plaisir, d'en conoitre les beautés, d'en sentir les traits fins; de distinguer le vrai du faux, le certain de ce qui n'est que douteux ou probable; le bon & le vrai beau de ce qui n'est que médiocre; & le médiocre de ce qui est mauvais? Entendés vous par Critique cet art si nécessaire aux Gens de Lettres, &  
sur

fur tout à tous les Journalistes, cet art en un mot que \* P O P E a chanté ? Il n'est pas besoin de dire ce que j'en pense, vous me prévenés sans doute : Il est aussi nécessaire qu'il y ait de bons Critiques dans la République des Lettres, qu'il est nécessaire qu'il y ait des Magistrats dans un Etat policé ; les mauvais Critiques ne ressemblent pas mal aux Délateurs.

Je me représente la bonne Critique, tantôt au bord d'un tranquille Ruisséau, lisant une tendre Eglogue, & comparant avec la Nature les Descriptions du Poete ; tantôt renfermée dans une vaste Bibliothèque, elle lit avec un travail infatigable, elle parcourt avec une avidité délicate, elle compare les Auteurs avec un soin assidu, elle éclaire les uns de la lumière des autres, elle juge avec impartialité. La Satire, au contraire, Monstre ennemi de l'Humanité, vit dans les Déserts, & répand sur tout ce quelle touche le Fiel amer dont elle s'abreuve, & le Venin des Serpens quelle dévore.

Ce n'est qu'ici, *Monsieur*, que j'ai bien senti le sens de vôtre Question : Elle revient, si je ne me trompe, à celle ci. *La mauvaise Critique est elle plus dangereuse que la*

\* Tout le monde conoit l'Essai sur la critique de Mr. Pope, que l'Abé du Resnel a admirablement bien traduit en Vers françois.

*la bonne n'est utile ?* Je répons que non. S'agit-il en éfet d'un mauvais Livre, qu'importe aux Littérateurs, que les vils Insectes du Parnasse s'y attachent, pour le dévorer, pourvû que les véritables Juges prononcent contre lui. Il faut l'avouër, la mauvaise Critiquè est toujourns méprisable, à cause de son aigreur; mais nous ne la considérons pas ici moralement; il s'agit seulement du mal qu'elle peut faire dans la République des Lettres; & dans le cas supposé d'un mauvais Livre, la mauvaise Critique n'est dangereuse, qu'autant qu'elle peut quelques fois réveiller l'attention du Public sur un Ouvrage, qui m'ériteroit d'être oublié.

S'agit-il d'un bon Livre, une Critique maligne & artificieuse pourra l'obscurcir, pour un peu de tems; mais il en reparoitra bientôt avec plus d'éclat. Vous vous souvenés du Cigne de la Fable, dont les Canards jaloux voulurent ternir les plumes, en faisant réjaillir sur lui le borbier dans lequel ils gasouilloient: Il fut sali; mais il se plongea dans la Rivière, & reparut plus blanc que jamais. Si donc j'ai bien saisi l'état de la Question, je prens l'affirmative, en répondant: *La Critique est plus utile que dangereuse.*

Oserois-je, *Monsieur*, à mon tour vous proposer une Question: La voici. *Quelle est*

votre idée sur les Cercles & sur les Pièces qui ont paru a cette occasion ? Le peu que vous en dites m'a parû si naïf, si judicieux, si impartial & si laconique, que je n'ai pû résister à l'envie de vous demander une explication un peu plus étendue. Je crains seulement que quelqu'un ne prenne vôtre nom, & ne me dise peut être bien autre chose, que ce que vous me diriez vous même ; c'est une raison, pour ne me pas refuser. Sur quoi fondés vous cette crainte, me dirés vous peut être ? Un de mes Amis entre dans ma Chambre ; il fait, dit-il, de bonne part, qu'on a atribué à ceux qui avoient pris les noms de *Chlore* & de *Gélastin* des Epîtres, qui ne sont point d'eux \*. Celui-ci à la vérité n'a pas lieu de se plaindre ; mais on fait parler bien indécemment Melle. *Chlore*. J'ai l'honneur d'être &c.

LES

\* Voyez dans le Journ. Helv. de Janv. une Lettre intitulée, Réponse de *Gélastin* à une Dame, & la Réplique à *Gélastin*. Fév. p. 210.



LES DOUCEURS  
DE LA VIE CHAMPETRE :

Poème lu dans l'Académie des Arts & Belles-Lettres de *Ville-franche*. Par Mr. LE MAU DE LA JAISSE, Secrétaire du Roi, & l'un des Académiciens.

**J**E chante les plaisirs, les douceurs, les attraits,  
Qui fixent mes loisirs, au milieu des Guèrets :  
Philosophe tranquille, Ami de la Nature,  
J'y contemple avec soin, sa naïve parure.  
Un Insecte, une Fleur, un Arbrisseau naissant,  
M'y retracent sans cesse un Etre tout Puissant,  
Dont la Main bienfaisante & prodigue en  
merveilles,

Mérite nos transports, nôtre amour & nos  
veilles.

MUSE, si quelque fois, dans des riens trop  
heureux,

Tu daignas séconder mes efforts & mes vœux,  
Souffre qu'en ce moment, mon encens te rappelle:  
Excite dans ma Veine une flamme nouvelle,  
Pour peindre dignement des Objets enchanteurs;  
Sur mes foibles acords, viens répandre des fleurs.  
Le Printems recommence, & déjà Pilomelle  
Annonce par ses chants la Saison la plus belle :

Heureux, qui désormais, sans soins & sans  
 tourments,  
 Peut jouir en repos du Spectacle des Champs.  
 Par tout l'on voit briller, par tout l'on voit éclore  
 Les superbes Présens de Pomone & de Flore;  
 La Verdtre renaît sur nos riches Côteaux,  
 Du fond de ces Bosquets, mille tendres Oiseaux,  
 Célébrent à l'envi, par le plus doux ramage,  
 Les instants fortunés d'un fidèle Esclavage.  
 Le long de ces Valons entourés d'Arbrisseaux,  
 Le Berger satisfait de ses nombreux Agneaux,  
 Rit de les voir, d'un pas encore foible & timide,  
 Se confier à peine à la main qui les guide;  
 Sans soins & sans soucis, ce fortuné Mortel  
 Ne va point de Plutus faire fumer l'Autel;  
 Content de son Troupeau, de retour au Village,  
 Il retrouve avec joie un tranquille Ménage,  
 Dans un Repas frugal offert par sa Moitié,  
 Il reconoit les soins de sa tendre amitié;  
 Bien-tôt un doux Someil, de ses Membres  
 s'empare,  
 Les dispose aux Travaux, que le jour leur prépare;  
 Des songes éfrayans n'interrompent jamais  
 De ses momens heureux, les paisibles bienfaits;  
 Riche du peu qu'il a sans desir, & sans crainte,  
 A Laverne jamais il n'adressa sa plainte;  
 De soins ambitieux, sans être inquiété,  
 Même au sein du travail, il trouve la gaieté.  
 Que le Riche, orgueilleux des dons de la Fortune,  
 Mon-

Montre dans ses desirs une soif importune ;  
 Que pour le satisfaire , on parcoure les Mers ,  
 Et que d'un Pole à l'autre on force l'Univers ;  
 Que produisent enfin ces fatigues immenses ?

Un Luxe immodéré , mille folles dépenses ;  
 Les Mets les plus exquis , les Vins les plus fameux  
 Dont l'apas séduisant , mais toujours dangereux ,  
 Au milieu des excès , des plaisirs de la Table ,  
 Précipite au tombeau ce Riche insatiable.

Laiſſons donc ce Mortel , ennemi de ses jours ,  
 Se servir de son Or , pour en hâter les cours ;  
 Mille Objets plus flatteurs s'offriront dans nos  
 Plaines ,

L'ombre de ses Taillis , de Zephir les balaines ,  
 Tout concourt à la fois à rendre ces beaux  
 Lieux ,

Le séjour des Humains le plus délicieux.

Que j'y trouve d'attraits ! Que mon Ame contente  
 S'arrête avec plaisir à l'Objet qui l'enchanté !

A travers la Prairie , un fertile Ruisseau

Sur un sable doré m'y présente son Eau ,

Dont le plaisible cours , au loin sur son rivage

Ofre de tous côtés un riche pâturage :

C'est là que pour rêver , fixé par la fraîcheur ,

D'un silence profond , je goûte la douceur.

Que ces Jardins sont beau ! l'Art joint à la

Nature ,

S'y plaît à rassembler une élégance pure ;

L'Oranger , qui d'abord s'y présente à mes

yeux ,

Unit a son feuillage un parfum précieux.  
 J'admire ce Parterre, où les Fleurs les plus belles,  
 Produisent chaque jour des nuances nouvelles ;  
 Le Lis avec la Rose y dispute l'éclat ;  
 La Julienne & l'Oeillet y charment l'odorat.  
 Dans ses Compartiments, une heureuse finesse,  
 A d'une habile main favorisé l'adresse.  
 Ici le Chèvre - feuil embrassant un Berceau,  
 Aux rayons du Soleil nous opose un Rideau ;  
 Là, le Jasmin, docile aux soins de sa culture,  
 Orne ses Cabinets de fleurs & de verdure ;  
 Les Tapis de gazon, la Charmille & l'Ormeau,  
 Présentent tour à tour un spectacle nouveau :  
 Que j'aime la fraîcheur & l'air qu'on y respire !  
 Les Marbres somptueux & le rare Porphire  
 N'ajoutent point ici des attraits superflus ;  
 Du Maître de ces Lieux, ils ne sont point connus  
 Ses desirs satisfaits de son simple Héritage,  
 Il fuit de la Grandeur le superbe étalage ;  
 Sous un toit, qu'il consacre à sa tranquillité,  
 Il est content d'y voir régner la propreté ;  
 Empressé de jouir, il en fait son étude,  
 Sans former des Objets à son inquiétude ;  
 La seule Ambition, qui flate ses desirs,  
 C'est d'y voir ses Amis partager ses loisirs.  
 De la Félicité, c'est sans doute l'image,  
 Et du fil de nos jours, le plus parfait usage,  
 Si l'on veut, loin du bruit & du faste mondain,  
 Chercher à se conoitre & préparer sa fin.

Mais

*Mais que vois-je ? Des bras armés de Faux  
tranchantes ,*

*Abattent, sous leurs coups, les Herbes jaunissantes,  
Le Ciel repand ses dons, & bien tôt nos Greniers  
Vont se remplir au gré des vigilans Fermiers.  
D'un pas tardif & sûr, à son Maître docile,  
Le Bœuf traîne à la Grange une pâture utile,  
Lorsque la Terre en proie aux fougueux Aquilons,  
Se couvre de frimats, de neige & de glaçons.  
Cérés vient à son tour remplir nôtre espérance,  
Par les heureux succès d'une riche semence,  
Que la Terre reçût, fit croître dans son sein,  
Pour la rendre au centuple à sa première main,  
Au plus ardent Soleil, le Moissonneur avide  
Se livre avec plaisir, par l'espoir qui le guide.  
Des fertiles Epis les monceaux entassés,  
Se lèvent à l'instant qu'on les a ramassés :  
Tout prend part au travail, tout semble  
infatigable,  
C'est la Mane du Ciel, le Trésor véritable,  
Qu'un DIEU, plein de bonté reproduit tous les  
ans,  
Pour exciter en nous des Cœurs reconnoissans.  
La Déesse des Bleds disparoit, & Pomone,  
Dans ses nouveaux bienfaits & les fruits qu'elle  
done,  
Egale l'abondance à la diversité,  
On s'apprête à jouir de la fécondité ;  
Rien ne peut désormais troubler l'heureux  
présage ;*

*Echapé des assauts, des fureurs de l'orage,  
Le Vigneron joyeux du fruit de ses travaux,  
D'une riche Boisson va remplir ses Toneaux.  
D'un Bois foible & rampant, j'admire la  
richesse,*

*De lui sort la Liqueur la plus enchanteresse,  
Et de lui je reçois cette utile leçon,  
Que Dieu ne rend point compte, & qu'en vain  
la Raison*

*Cherche pourquoi cet Arbre élève dans la vie,  
De stériles rameaux une tête touffue,  
Tandis que celui-ci, méprisabie à nos yeux,  
Présente à nôtre goût un Fruit délicieux.*

*Tel est l'Ordre suprême, à l'Arbre peu fertile,  
Il donne la hauteur à des besoins utiles ;*

*Le Parfum délicat de ce Bois tortueux,  
Au défaut de grandeur, est son partage heureux.*

*De Danses & de Chants la Vandange est suivie ;*

*Le Vin, propre à calmer les chagrins de la vie,  
Répare en un moment, par un secours aisé,*

*La foiblesse du Corps, de fatigue épuisé :*

*Il fait naître la joie, il ajoute au courage ;*

*Mille autres qualités en font chérir l'usage,  
Alors que ses excès sagement évités,*

*Ne troublent point nos sens follement excités.*

*Mais ce n'est là, GRAND DIEU ! qu'un seul  
de vos Miracles,*

*Tous nos Champs sont couverts de vos divins  
Oracles,*

*Le moindre de nos Fruits parle en vôtre faveur,  
Ce germe imperceptible, enfermé dans son cœur,  
Arbre bientôt lui même, est propre à nous  
apprendre*

*Que les jeux de vos Mains ne se peuvent com-  
prendre.*

*Ce Reptile, ce Ver, Papillon renaissant,  
Dans sa métamorphose, Objet intéressant,  
Vil Insecte sur terre, à peine supportable,  
Dans ses belles couleurs tout à coup admirable,  
Par quel Art suprenant, quel mécanisme  
heureux,*

*Porte-t'il dans les Airs son vol impérieux?  
C'est sans doute vous seul; SEIGNEUR, dont  
la puissance*

*De nos foibles Esprits confond l'intelligence!  
En vain le fol Orgueil des Mortels curieux,  
Aspire à pénétrer le mystère des Cieux;  
Leurs projets, leurs efforts ne montrent qu'im-  
puissance;*

*Admirer & se taire est l'unique Science.*

*Mais bientôt dans nos Champs les sillons ren-  
versés,*

*Des mains du Laboureur vont être ensemençés;  
La Terre ouvre son sein, nôtre espoir y confie,  
Le gage précieux du soutien de la Vie :*

*Mère, toujours féconde & fourmise aux besoins,  
Facile à féconder nos efforts & nos soins;*

*Ses succès bien faisants confirment nôtre atente,*

*Dans*

Dans ses productions admirable & savante ,  
 Par ses suc's nourrissans , ce foible Grain germé ,  
 En de nombreux Epis doit être transformé.  
 A nos yeux cependant disparoit sa parure ,  
 Nos Jardins & nos Bois dépouillés de verdure  
 Nous annoncent l'Hiver & ses tristes frimats ;  
 Tout sèche ; tout languit , & déjà nos Climats ,  
 Nofrent plus aux regards cette riante image  
 Qui des autres Saisons distingue l'avantage ;  
 La Nature épuisée , à force de bienfaits ,  
 Nous doue le loisir d'en goûter les effets.  
 Occupés desormais d'une amitié sincère ,  
 A la Société païons un doux salaire ;  
 Autour de nos Foyers , par la Saison conduits ,  
 Par d'utiles propos dissipons les Ennuis.  
 Ofrons nous des Repas , mais fuions l'abondance ,  
 Que le choix des Amis en fasse l'élégance ,  
 Et que de nôtre bouche , interprète du Cœur ,  
 La Critique , au teint blême , écarte sa noirceur.  
 Nos jours ainsi guidés par les avis du Sage ,  
 Ne trouvent que des Fleurs qui couvrent leur  
     passage ,  
 Et nous vivons heureux , dignes du Créateur ,  
 Le principe & la fin du suprême Bonheur.

LE PLAISIR ET LA SAGESSE.

F A B L E,

A Mademoiselle C, . . .

**L**E folatre PLAISIR, s'étoit mis en chemin,  
 Pour visiter les Lieux de son Domaine ;  
 Et de son pied léger il arpenoit la Plaine  
 Aussi vite qu'un trait echapé de la main,  
 Dessus son dos une Malette  
 Vouturoit divers Instruments ,  
 Propres aux Divertissemens ;  
 Une Corde à danser dessus l'Escarpolette ,  
 Force Raquettes & Volants ,  
 Cartes & Dez , sur tout , Remèdes excellents  
 Contre le sommeil léthargique ;  
 Des Masques, des Romans, des Livres de Musique,  
 Que sans-je enfin ! tout l'atirail ,  
 Qui sert à détourner les Hommes du travail.  
 Dans son chemin il trouve la SAGESSE ,  
 Qui méditoit au coin d'un Bois . . . .  
 Quoi, Madame ! c'est vous ? . . . C'est moi ; quelle  
 allégresse !  
 Qu'avec douceur je vous revois !  
 Depuis l'Age d'or , ce me semble ,  
 Qu'on nous vit rarement ensemble,  
 Vous me fuiez, Plaisir . . . Vous me grondez  
 toujours

Sageffe ; sans cela vous seriez mes amours . . .

Tient-il à moi ? dit l'Immortelle ,

Qu'entre nous désormais

L'amitié se renouvelle ,

Allons , jurons nous donc une ardeur mutuelle ,

Et ne nous séparons jamais.

Tout deux ainsi d'intelligence

Ils se mettent à voïager.

La nuit vint , il falut chercher à se loger :

Ils virent un Château , d'assez belle apparence ,

Et résolurent de concert

D'aller chez le Seigneur demander le couvert.

Dans les routes de l'Avenue ,

La Dame du Château , prenoit alors le frais ;

Coquette s'il en fut jamais ,

Le folâtre Plaisir lui dona dans la vie ,

Bone Table , bon Lit , tout lui fut préparé ;

La Sageffe fut mal reçüe ;

On l'envoia loger chez Monsieur le Curé ,

Où nous dirons , par parenthèse ,

Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.

Après un fort léger sommeil ,

Du Plaisir paresseux , elle atend le réveil :

Il sort , vers le midi , des bras de son Hôteffe ,

Et laisse dans sa place une sombre tristesse.

Voila le couple Pellerin ,

Qui se rassemble encore & se met en chemin.

Nulle malheureuse Avanture

Ne troubla leurs plaisans propos.

*Sur le point que la Nuit ramène l'ombre obscure,  
Autre Chateau se présente à propos.*

*C'étoit le séjour d'une Prude,  
Qui, lassé du tracas mondain,  
Se plaisoit dans la solitude.*

*Cette Dame parût ; mais d'un abord fort rude,  
Repoussa le Plaisir badin ;*

*A la Sageesse seule, elle tendit la main.*

*Le Plaisir rebuté porta sa lassitude*

*Au Cabaret le plus voisin . . .*

*Quelle infortune est donc la nôtre ?*

*Dirent nos Voïageurs, au matin rassemblez ;*

*Il faut que des Humains les Esprits soient  
troublez ,*

*Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre !*

*N'est-il point sous le Ciel quelque séjour heureux*

*Où nous soïons reçûs tous deux ?*

*Contre le mauvais goût, le beau Couple s'emporte*

*Et mécontent des deux Gîtes derniers ,*

*Va, le soir, fraper à la porte*

*De la charmante C . . .*

*Son extrême beauté, sa brillante jeunesse*

*Promettoit au Plaisir un favorable acueil ;*

*Cette même raison fit trembler la Sageesse ,*

*Que Jeunesse & beauté mirent souvent en dueil,*

*Mais quelle surprise agréable*

*La fit changer de sentiment !*

*Quand la Belle, d'un air asable ,*

*Fit à tous deux ce Compliment :*

Venez, Plaisir, venez, Sagesse ;  
 Vous avez trouvé votre Hôteſſe ,  
 J'aurai chez moi, place & tens pour tous deux ,  
 Pourvu qu'abandonnant cette Critique auſtère ,  
 Et cet air trop impérieux ,  
 La Sageſſe ſoit moins ſévère ,  
 Et s'apivoiſe avec les Jeux ,  
 J'eſpère que dans ma Retraite  
 J'aſeruirai votre union ;  
 Mais faiſons un marché, pour n'être pas ſujette ,  
 A fréquente diſcuſſion ;  
 Conditions ſe font ; nul n'oſe ſ'en défendre .  
 Chacun , bien entendu, met quelque peu du ſien :  
 Faute de ſ'aprocher , ou faute de ſ'entendre ,  
 On eſt ſouvent brouillé pour rien .  
 Qui plus des deux ſur ſoi dût prendre ,  
 Je ne le dirai pas . Chacun ſ'en trouva bien .  
 La Sageſſe fut gaie , & le Plaiſir modeste ;  
 Et dans ſon propre Apartement ,  
 Sans que jamais ſurvint nul altercas funeſte ,  
 La Belle , pour toujours marqua leur logement .  
 La Sageſſe eût le lit ; le Plaiſir tout le reſte .  
 Tout le reſte étoit grand ! Oui , mais , tout bien  
 compté ,  
 J'en ateſte la foi des Homes ,  
 Le Plaiſir , du Siècle où nous ſomes ,  
 N'eſt pas toujours ſi maltraité .



# NOUVELLES LITÉRAIRES.

FRANCFORT.

**M**R. ROQUES, Pasteur de l'Eglise Françoise de *Friederichsdorf*, vient de traduire de l'Allemand l'Exhortation d'un Père Mourant à son Fils unique, sous le titre *du Chrétien au lit de la Mort*. Elle est imprimée à *Francfort sur le Mein*. Rien n'est plus édifiant, que les mouvemens qui sont décrits dans ce petit Ouvrage. C'est d'un bout à l'autre un tissu de sentimens touchans d'une Dévotion également vive & éclairée. Ce qu'il y a encore de plus, ce sont des Actions si héroïques qu'elles semblent au dessus de l'Humanité. J'en vai détacher une, qu'on ne sauroit assez faire conoitre.

Il s'agit, dans cette Brochure, des Dernières Heures d'un Gentilhomme Allemand, qui vivoit à la Campagne. Se sentant près de sa fin, il demanda qu'on fit venir son Fils, qui demeueroit à quelque distance de lui. Il arriva heureusement avant que le Père expirât, & voici le beau Discours qu'il lui adressa.

„ Mon Fils, Dieu m'appelle à lui, & je  
 „ vois que je n'ai plus que quelques instans  
 „ à vivre. Mon dernier souhait étoit de

„ VOUS

„ vous voir encore avant d'expirer, vous,  
 „ mon unique & très cher Enfant. Il est  
 „ rempli, ce souhait: Je quitte cette Terre  
 „ avec d'autant plus de satisfaction. Vous  
 „ trouverez mes Biens temporels, qui sont  
 „ à présent les vôtres, dans ce bon ordre  
 „ qui vous est connu, & que par vos soins  
 „ vous m'avez aidé à entretenir. Je vous  
 „ les laisse sans Dettes & sans Procès, come  
 „ une libéralité de la Providence, dont je  
 „ n'ai pas à me reprocher d'avoir abusé, &  
 „ dont j'ai souvent assisté les Indigens.

„ Il y a quarante ans, que j'ai acheté  
 „ mes deux Métairies de l'Argent de feüe  
 „ votre Mère... Si vous conservés, *Mon*  
 „ *Fils*, cet Héritage come je vous le laisse,  
 „ sans que l'avarice, l'injustice, la paresse  
 „ ou la prodigalité s'en mêlent, vous le  
 „ possédérés avec la même pureté de Conf-  
 „ cience que moi, & vous le transmettrés  
 „ de même à vos Enfans.

„ Vous trouverés, dans mes Comptes,  
 „ un Article de 500. Ecus, qui revient  
 „ toutes les Années, & que depuis vingt  
 „ ans je fais tenir tous les 4. Février à un  
 „ Marchand, avec ordre de les faire tou-  
 „ cher sous main à Mr. \*\*\*. que la misère  
 „ poursuit, & s'il vient à mourir, de les  
 „ remettre à ses Enfans, Héritiers de son  
 „ Indigence.

„ Je vous dirai, *Mon cher Fils* ; que cet  
 „ Home là est le même, que jaloux de mon  
 „ Union avec votre vertueuse Mère, qu'en  
 „ vain il avoit recherchée en Mariage, me  
 „ fit doner du Poison, après avoir lâché sur  
 „ moi, deux jours auparavant, un coup de  
 „ Pistolet, dont la Miséricorde Divine em-  
 „ pêcha l'effet. Cet Home violent tomba  
 „ quelque tems après, par une suite de ses  
 „ désordres, dans la dernière pauvreté, d'au-  
 „ tant plus acablante pour lui, que malheu-  
 „ reusement il s'étoit marié.

„ Je saisis avec empressement cette oca-  
 „ sion de témoigner ma vive reconnoissance  
 „ au Seigneur, de ce que sa sage Providence  
 „ me donoit les moïens de faire du bien à  
 „ mon Ennemi. Je choisiss pour cela le mê-  
 „ me jour de l'Année, que Dieu m'avoit  
 „ protégé d'une manière si merveilleuse.

„ ... Vous aurés soin, *Mon Fils*, d'en-  
 „ voier la même Somme, dont je viens de  
 „ vous parler, le même jour & au même  
 „ Marchand, sur la fidélité duquel vous  
 „ pouvés vous reposer entièrement. Vous  
 „ le ferés aussi long-tems, que cette indi-  
 „ gente Famille en aura besoin. Je conois  
 „ votre bon cœur, & j'en atens ce Sacrifice;  
 „ Autrement je vous prierois comé Ami de  
 „ le faire, & comé Père je vous en done-

„ rois l'ordre ; mais sur tout souvenés-vous  
 „ bien d'emporter dans le Tombeau le secret  
 „ que je viens de vous confier.

Voilà une grandeur d'Ame, qu'on ne fau-  
 roit assez admirer. Ce digne Gentilhomme  
 nous prouve d'une manière bien frappante ,  
 que les Préceptes de l'Evangile, qui nous  
 paroissent les plus difficiles, ne sont pas im-  
 possibles à pratiquer. Les plus Savans Inter-  
 prètes n'ont jamais donné un si beau Comen-  
 taire sur ces Paroles de *St. Paul*, dans l'Épi-  
 tre aux Romains, *Si vôtre Ennemi a faims*  
*donés lui à manger\**.

On peut se rapeller ici un autre exemple  
 qui fit beaucoup de bruit il y a 40. ans. Ma-  
 dame la Marquise de *Villacers* mourut à *Paris*,  
 en véritable Héroïne. Elle avoit eû besoin  
 de se faire saigner, pour quelque indisposition.  
 Le Chirurgien quoi qu'habile, eût le mal-  
 heur de piquer l'Artère, au lieu de la Veine.  
 Cette méprise eût des suites si funestes, qu'au  
 bout de trois jours, on jugea indispensable  
 de couper le bras à cette Dame. Avant cette  
 dernière Opération elle fit dresser son Testa-  
 ment, dans lequel elle fit une Pension Via-  
 gère au Chirurgien, aiant égard au préjudice  
 que lui causeroit la malheureuse saignée qu'il  
 avoit faite. Elle ne survécut qu'environ  
 vingt quatre heures.

\* Rom. XII. 20.

Voilà une fermeté & une élévation de sentimens fort au dessus de son sexe. La générosité de cette Dame mérite assurément de grands éloges. Cependant elle n'est pas dans le cas de ceux qui ont fait du bien à leur Ennemi. Si l'on en croit le *Spectateur Anglois*, ce Chirurgien avoit pour cette Marquise, qui étoit fort belle, des sentimens directement oposés à la haine. C'est ce qui causa chez lui une émotion, qui lui fit manquer la Veine\*.

## P A R I S.

**O**N vend ici chez le Sr. *Durand*, Rue *St. Jaques* au Grifon, un Livre nouveau qui fait bruit : Il a pour Titre, *Anecdotes Historiques, Militaires & Politiques de l'Europe, depuis l'Elevation de CHARLES QUINT au Trône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix la Chapelle en 1748. Par M. l'Abbé Raynal, de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Prusse. A Amsterdam 1753. in 8vo. 2. Vol.* On pourra juger du stile de l'Auteur & de sa manière de peindre les Homes célèbrés, de qui il a occasion de parler, par le Portrait du Conétable de *Montmorency*, Favori de *François I.* qui se trouve à la fin du Ier. Volume. Voici en quels termes Mr. *Raynal* s'énonce.

Montmorency, un des Hommes les plus célèbres de son Siècle, avoit les Mœurs austères, mais de cette austérité, qui naît plutôt d'un Esprit chagrin, que d'un Cœur vertueux. Plus ambitieux de dominer, que jaloux de plaire, il ne redoutoit pas d'être hai, pourvu, qu'il fut craint. Sa fierté & de faux principes, qu'il s'étoit faits, lui faisoient regarder come des bassesses, des ménagemens raisonnables, qui lui auroient concilié l'estime & l'amour des Peuples. L'ordre, qu'il établissoit par tout où il avoit de l'autorité, n'étoit pas précisément de l'ordre; c'étoit de la gêne: On y démêloit une certaine pédanterie, qui n'est guères moins commune à la Cour & à l'Armée, qu'ailleurs; quoi-qu'elle y soit infiniment plus ridicule. Il n'estimoit & n'avancoit les Hommes, qu'à raison du plus, ou du moins de ressemblance, qu'ils avoient avec lui; Et il confondoit les Citoyens sans talens, avec les Citoyens, qui en avoient d'autres que les siens, ou qui les avoient autrement que lui. Naturellement Despotique, il punissoit le Crime, sans observer les formalitez, que prescrit sagement la Loi: Et il se croïoit dispensé de récompenser les Actions utiles à la Patrie, sous prétexte qu'elles étoient d'obligation. Le Surnom de Caton de la Cour, qu'on lui donna, étoit plutôt la Censure de ses manières, que l'Eloge de son cœur: Il l'avoit si aigre, que la Religion même n'avoit pu l'adoucir, & qu'il

*étoit passé en Proverbe, de dire ; Dieu nous garde des Patenôtres du Conétable. Il eût, toute sa vie, de fausses idées sur la Grandeur : Il la faisoit consister à gêner ceux, qui l'aprochoient ; à faire éclater ses ressentimens ; à éviter les Amusemens publics ; à tenir des discours jers & insultans ; à outrer les Dépenses, qui étoient purement de faste. La Nature lui avoit refusé la conoissance des Homes, & à plus forte raison, le talent de les former : Il ne voïoit, pour les gouverner, que la crainte, manière basse, qui avilit les Ames le plus élevées, & qui pour un Crime, qu'elle empêche, étouffe le gèrme de mille Vertus. A juger de Montmorency, par les places, qu'il occupa, les affaires, dont il fut chargé, l'autorité qu'il eut ; on croiroit, qu'il fut très intriguant, ou très habile : Cependant, il étoit sans manège, & sa capacité étoit mediocre. Le hazard, & sa naissance, contribuerent beaucoup, à son élévation. Come tous les Ministres Accréditez, il voulut se mêler des Finances ; & par une erreur malheureusement trop commune, il crût, qu'il suffisoit d'avoir un caractère duk, pour les bien administrer. On ne le soupçonna jamais, de rien détourner des Deniers publics ; mais il abusoit de la facilité de ses Maitres, pour se faire doner, sorte de malversation, moins criminelle peut-être, que la Iere. ; mais qui n'est guères moins odieuse.*

Toutes les Négociations, dont il fut chargé, réussirent mal. Il y portoit de la hauteur, de l'entêtement, de l'aigreur, des idées étroites, un goût trop marqué pour le Cérémonial. Son talent pour la Guerre le bornoit presque à une prudence lente; qui est le plus souvent, la marque d'un Esprit froid, timide & stérile. Il réussit quelquefois à se défendre, mais il ne sût jamais ni attaquer, ni vaincre. Ce qui distingua le plus, sa vie, des vies ordinaires, c'est la manière, dont il soutint les disgraces, qu'il essuya: Sa fermeté auroit frappé d'avantage, si l'ostentation, dont elle étoit accompagnée, n'eût annoncé plus d'orgueil que de vertu.

**M**R. Richer vient de donner au Public un nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire des Empereurs, depuis Jules César jusqu'à Théodore le Grand. Il se vend chez le Sr. David le jeune, Quai des Augustins. On loue sur tout le goût & la précision de l'Auteur, qui dans un seul Vol. in 8vo. a rassemblé une multitude de Faits intéressans. Il travaille à un second Volume, qui finira les Empereurs Romains, & il promet aussi l'Histoire des Empereurs d'Allemagne, jusqu'à celui qui règne actuellement. Le Plan que M. Richer a suivi donnera une idée de son Ouvrage: Voici ce qu'il en dit lui même.

J'ai fixé le plus que j'ai pû la date de la Naissance de chaque Empereur, celle de son Elevation à l'Empire & celle de sa mort. J'ai fait conoitre au commencement de son Règne, sa Famille & son Origine, & à la fin j'ai tracé en peu de mots son Portrait & son Caractère. Sur une page sont les Faits mémorables & sur la page oposée on trouve un Abrégé de la Vie des Femmes & Enfans de chaque Empereur, des Princes contemporains, un Portrait des grands Homes, & un Abrégé de la Vie des Savans & Illustres, avec une Notice de leurs Ouvrages. Cet Ordre est interrompu à la division de l'Empire. D'un côté j'ai mis l'Empire d'Occident & les Femmes, Enfans, Princes contemporains, Savans & Illustres sont à la fin des Règnes.

UN nouvel Ouvrage, qui tient plus que son Titre ne promet, c'est un CATALOGUE raisonné des Tableaux du Roi, avec un Abrégé de la Vie des Peintres, fait par ordre de S. M. Tome 1er. contenant l'Ecole Florentine & l'Ecole Romaine, par Mr. L'ÉPICIÉ, Secrétaire perpétuel & Historiographe de l'Académie de Sculpture & de Peinture &c.

L'Auteur comence par faire, dans une Préface, l'Histoire du Cabinet du Roi. Il en done la Description & explique la manière

dont il s'est formé au point de perfection où il est aujourd'hui. A la tête de tous les Peintres, dont Mr. *Lépicier* annonce & détaille les Ouvrages, qui sont dans le Cabinet Royal, il place *Léonard de Vinci* \*, & nous apprend des particularités qui ne devroient être ignorées d'aucun Peintre, & que tous devroient mettre en pratique. Voici comment cet habile Ecrivain s'exprime sur cet Article :

*La Peinture n'ayant d'autre objet que l'Imitation de la Nature, & la Nature étant infiniment variée, tout Ouvrage qui pèche par trop d'uniformité ne pouvoit avoir l'approbation de Leonard. Il faisoit consister la beauté d'un Tableau dans cette agréable diversité de formes qui, sans contredit, est le principal ornement de la Nature. Pénétré de ces Principes il se proposa de peindre une Assemblée de Paisans, dont les ris simples & naïf pussent se communiquer aux Spectateurs. Pour y parvenir, il rassembla quel-*

\* *Léonard de Vinci*, néquit de Parens Nobles, dans le Château de Vinci près de Florence en 1455. Il fut Elève d'André Verrochio, qui quitta le Pinceau par dépit de se voir surpasser. Un des plus magnifiques Ouvrages de *Léonard* est la Représentation de la Cène de Notre Seigneur, qu'il peignit dans le Réfectoire des Dominicains à Milan. Il travailla ensuite, par ordre du Sénat, de concert avec Michel Ange, à orner la Salle du Conseil de Florence & ils firent ensemble ces Cartons qui sont devenus si fameux. Le chagrin de partager sa gloire avec un Rival, lui fit quitter l'Italie, pour se rendre à la Cour de François I. Il mourut à Fontainebleau en 1520. dans les Bras du Roi, qui étoit venu le visiter.

quelques personnes de plaisir qu'il invita à dîner, & lorsque le Repas les eût disposé à la joie, il les entretint de Contes plaisans qui les animèrent encore d'avantage. Cependant Leonard étudioit leurs gestes, examinait avec attention les mouvemens de leurs Visages, & dès qu'il fut libre il se retira dans son Cabinet, où il dessina si parfaitement, de mémoire, cette Scène comique, qu'il étoit impossible de s'empêcher de rire, en la regardant. On ajoute, que Leonard suivoit les Criminels jusqu'au lieu du Suplice, pour saisir sur leurs Visages les impressions de la terreur & de la crainte. Il n'étoit pas moins attentif à faire une exacte recherche des phisionomies. Lorsqu'il rencontroit quelque Tête bizarre, il l'auroit suivie tout un jour, plutôt que de la manquer. Il avoit toujours sur lui des Tablettes, dans lesquelles il ne manquoit pas de rapporter les objets, qui le frapient le plus vivement. Il conseilloit à tous les Peintres d'en user ainsi & de faire des collections de Nez, de Bouches, d'Oreilles, & d'autres parties de formes & de proportions différentes, telles qu'on les trouve dans la Nature. C'étoit, selon lui, la meilleure méthode pour représenter les objets avec vérité. Son exemple le prouvoit. Il donoit à ses Portraits la plus grande ressemblance; quelquefois il les chargeoit dans les parties dont le ridicule étoit le plus sensible.

**MR. Rousseau** vient de faire imprimer chez *Pissot* une Comédie intitulée; *Narcisse, ou l'Amant de lui même*. Il a mis en tête une Préface, où il rapelle les Principes & les Conséquence, de son Sისტème sur les Arts & les Sciences. La fin de ce Morceau, quoi qu'écrite avec force, décèle une Personne qui cherche à pallier ce qu'elle a avancé, & marque cependant une crainte continuelle de se contredire. *Les Arts & les Sciences, dit-il, après avoir fait éclore les Vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner au Crime... Les mêmes causes, qui ont corrompu les Peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption... Mon avis est, d'entretenir avec soin, les Académies, les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles & tous les autres amusemens, qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des Homes, & les empêcher d'ocuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses; car dans une Contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes Gens, ni de bones Mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des Fripons qu'avec des Brigands.*

Quant à la Comédie même, l'Auteur s'y proposoit de corriger le ridicule de ces petits Maitres, qui préfèrent leur propre figure à celle des plus aimables Dames: Il introduit sur la Scène un certain *Valère*, qui devient

amoureux de son propre Portrait, que sa Sœur avoit fait placer sur sa Toilette, habillé en Femme. *Valère*, sans se reconoitre, mais toujours plein de lui même, croit que c'est le Portrait d'une Dame, éprise de son mérite, & est sur le point de manquer à une Personne aimable qui lui étoit destinée pour Epouse. L'objet réel l'emporte enfin sur le chimérique, & lorsqu'il est désabué, la honte le guérit de sa folie.

Voilà à peu près l'idée de la Pièce, qui n'a point été goûtée du Public. Mais Mr. *Rouffeau* s'est mis fort au dessus de ce revers, & s'exprime à cet égard d'une façon qui nous a paru originale. Voici ses termes: *Il me faisoit une épreuve, pour achever la conoissance de moi même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon Ame dans les succès Littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser & je puis mettre le Public au pire. Ma Pièce a eu le sort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la Représentation bien plus content de moi & à plus juste titre, que si elle eût réussi.* Ne pourroit on pas apliquer à cet Auteur Stoicien, ces belles Paroles d'*Horace*,

*Mea me propria Virtute involvo?*

UNE autre petite Pièce de Théâtre, de Mr. de Boissy a été reçue bien différemment. C'est une Comédie en un Acte & en Vers, intitulée LA FRIVOLITE', qui a eu le plus brillant succès. Elle fut représentée le 17. de ce Mois pour la 12. fois, & elle a été jouée deux fois à la Cour; ce qui est une distinction particulière pour les Comédiens Italiens, qui depuis long-tems n'y jouoient plus de Pièces Françaises.

L'Hiver ouvre la Scène avec la Frivolité, qui lui fait Compliment sur sa parure. Il lui répond qu'il s'est paré exprès pour elle, & qu'il étoit impatient de la revoir: Il ajoute,

*Pour vous, j'étais mes droits sur toutes les Saisons;  
Je racourcis l'Automne, & souvent je recule  
Les Roses du Printems, qu'alarment mes Glaçons.  
Je fais trembler l'Eté, quelque feu qui le brûle;  
Et pour vous, je ramène ici les Aquilons,  
Dans le fort de la Canicule.*

La Frivolité lui fait entendre qu'il fait murmurer Paris, par cet empressement, qui le gêne, ajoutant cependant, qu'il est sa Saison favorite, puis qu'il rappelle tous les Ris & les Jeux avec lui. Elle établit ensuite son pouvoir; dit qu'elle a pris les Traits d'une jeune Veuve de Financier, & qu'elle réside dans son riche Hôtel. Elle poursuit ainsi:

*J'atire ici toute la France  
 Dont je suis la Divinité ;  
 Légère, vive, gaie, étourdie & coquette  
 Je fixe les desirs de ce Peuple brillant.  
 Les Ris composent seuls le Culte qu'il me rend,  
 Et mon Autel est ma Toilette,  
 Où je reçois les Vœux en minaudant.  
 Le Magistrat, que je delasse,  
 Vient me rendre, le soir, son hommage badin ;  
 Au Militaire il dispute la place  
 De mon premier Menin ;  
 Et le jeune Marquis, qui tous deux les surpasse,  
 Sur le Beau-Sexe même a le pas dans ma Cour :  
 Il taille mes Pompons, il leur donne la grace,  
 Et j'en fais ma Coefeuse ou ma Dame d'Atour.*

L'Hiver la quite, en l'assurant, qu'il va  
 rassembler tous les plaisirs de sa suite, pour  
 venir avec eux célébrer son retour. Mr.  
*Fauster*, qui est un Suisse instruit, vient le  
 premier rendre hommage à la *Frivolité*. Voici  
 come il établit son caractère :

*Madame, vous voïés un Socrate moderne,  
 Qui, pour ne rien savoir, étudia vingt Ans,  
 Et qui honteux d'avoir perdu son tems,  
 De dépit est parti de Berne,  
 Pour devenir en France un aimable Ignorant.  
 Tout ce que j'ai, Madame, après certainement,  
 C'est qu'ici bas tout est frivole,  
 Que la réalité n'est que l'amusement ;*

*Et pour aprendre promptement  
Ce joli savoir là, je viens à vôtre Ecole.*

La *Frivolité* lui répond qu'il prend le bon parti; que tout est, soumis à son Eventail; que le Sage & le Fou sont au rang de ses sujets,

*Et l'Anglois si profond ou qui passe pour tel,  
Creuse dans le frivole & tombe dans le vuide.*

*Le François, qui tout haut s'honore de mes feux,*

*Est plus raisonnable & moins dupe ;*

*Son Esprit leger ne s'ocupe ,*

*Qu'à parer ses dehors , qu'à varier ses jeux ,  
Qu'à goûter le plaisir , sans rechercher sa cause,  
Et qu'à prendre, en passant , la fleur de chaque  
chose.*

*Par ce Système avantageux ,*

*Il en est plus aimable & cent fois plus heureux.*

Le Suisse lui dit, que pour l'imiter, il compose un Roman, qu'il écrit en François d'un stile fort leger, & dont il veut lui faire la Dédicace. La *Frivolité* paroît surprise de cet honneur & lui demande le Titre de l'Ouvrage. Mr. Fauster répond,

*C'est le Suisse qui rêve, ou la Philosophie*

*Réduite à rien , par un Home d'Esprit!*

*.....*  
*-Ce Paradoxe vous étone  
Et choque ouvertement le Proverbe reçu.*

La *Frivolité* lui avoüe franchement, que l'Esprit n'est pas une Qualité dont on soupçonne ceux de son País.

C'est ce préjugé reprend Mr. *Faufter*, que j'ai combattu dans ma Préface. L'Esprit, come le Soleil, répand sa lumière par tout également : On le transplante en comerçant ;

*Il s'embarque sur Mer, franchit les Dardanelles,  
Et circule come l'Argent.*

*Voilà pourquoi chaque Peuple varie  
En trafiquant dans les autres Climats,  
Il en prend l'air, les façons, le génie,  
Comunique le sien à ces mêmes Etats.*

*Les Mœurs ainsi, par tout, se mêlent en partie  
Et forment par degrés, un Monde tout nouveau.*

*L'Europe maintenant, & qui plus est, l'Asie,  
Présentent à nos yeux un différent Tableau ;*

*Le Beau-Sexe n'est plus Esclave en Italie,*

*Et l'on boit du Vin en Turquie ;*

*En France, l'on s'est mis à l'Eau,*

*Et l'on fait des Vers en Ruffie.*

Vôtre Commerce & vos Ouvrages, ajoute-t'il, nous ont polis & nous prenons chez vous des Armes pour vous vaincre un jour. On parle vôtre Idiome dans tous les País.

*Come celui de Rome & de la Grèce,*

*A Coppenhague on le professe*

*Et juqu'en Amérique il fait des Beaux-Esprits.*

*La Révolution n'est pas si loin qu'on pense ;  
Notre bon goût se forme , & le vôtre comence  
A s'alterer dans vos Ecrits.*

*Le Savant , parmi vous , tombé dans le mépris  
Fait dans le Nord sa Résidence ;  
Et pour les Arts qu'il récompense ,  
Berlin déjà le dispute à Paris . . . .*

Nous n'estimons pas moins , interrompt la  
*Friivolité* , l'abstrait que l'agréable ;

*Neuton plus que Dupré nous paroît admirable ,  
Et l'Electricité nous frappe uniquement :*

*Ses invincibles coups , qui tiennent de la Fable  
Come ceux de l'Amour , exercent à présent  
Un Empire aussi fort , qu'il est inexplicable :*

*Nous l'emploions universellement ,  
Et dans notre fureur , jusqu'au feu du Tonnerre  
Nous électricisons tout impitoiablement.*

*Nouveaux Titans , dans cette Guerre  
Nous voulons désarmer le Roi du Firmament  
Et soumettre le Ciel au pouvoir de la Terre.*

*Pour l'Erudition , dont la lourdeur acable ,  
Si nous la négligeons le mal n'est pas bien grand ;  
Le gros Savoir fait un Pédant ,  
L'Esprit , lui seul , fait l'Homie aimable ,  
Qui chez nous est le vrai Savant.*

Mr. Fauster répond que l'Esprit en fait par  
tout. La *Friivolité* le badine un peu la dessus.

Il replique à cette ironie, que les *François* dans leurs Pièces come dans leurs Discours, représentent les *Suiffes* come les Héros de la bêtise & les chargent d'un vieux ridicule qui n'existe que dans leur idée. Je viens, dit-il prendre ma révenche ;

*Come Berne , Paris a ses Originaux.*

*Cette Ville qui toujours tranche ,  
Ne doit pas se moquer de nos treize Cantons ,  
Madame, & vos Marquis valent bien nos Barons.*

Une *Angloise*, nommée *Miss Blar*, vient prendre congé de la *Frivolité*, & se plaint de ce que l'air de *Paris* a augmenté l'esprit noir qui la tourmente, au lieu de le diminuer. *Mr. Fauster*, en qualité de Médecin des Dames, lui offre de la guérir. La *Frivolité* se joint à lui & conseille à *Miss Blar*, de se dissiper. Eh! le moien, s'écrie t'elle! Rien ne m'amuse & tout m'ennuie. *M. Fauster* lui propose de prendre un Amant pour son Médecin. Elle répond que le Remède est pire que le Mal. Ah! vous l'avés donc éprouvé, dit *M. Fauster*? Non pas à *Londres* repart *Miss*.

MR. FAUSTER.

*En France, Milédi, l'auriés vous éprouvé?*

MISS BLAR.

*Me taire, c'est assés répondre.*

LA FRIVOLITE'.

*Chère Miss, vdtre Cœur s'en est il bien trouvé?*

Y

MISS

MISS BLAR.

*Au mieux, le premier jour, je crus alors renaitre,  
Pour la première fois, le jour me parut beau,  
Et je goutai le plaisir d'être.*

*Le second jour, mon plaisir s'altera,  
Mon Amant fut absent, mon Cœur en soupira  
Le troisième il revint & chassa ce nuage.*

*Le quatrième, il parût moins ardent,  
Et mon amour troublé s'alarma vivement.*

*Le cinquième il devint volage  
Et tout mon bonheur disparut.*

*En quatre mots, voilà mon Histoire finie ;  
Tout calculé bien justement,*

*Je n'ai vécu que trois jours dans ma vie.*

La Frivolité demande à Miss le Nom de son Amant: Celle-ci répond que c'est ce Fripon de Marquis qu'elle lui a fait conoitre. Elle ajoute, que malgré tout son amour, elle a toujours conservé exactement sa sagesse.

M. FAUSTER.

*C'est un éfort bien surprenant.*

MISS BLAR.

*Monsieur particulièrement  
Dans une Fille de Spectacle.*

Mr. Fauster paroît surpris & lui avoüe qu'il la croïoit Milédi.

MISS BLAR.

*Souvent je la suis au Théâtre.*

M. FAUSTER.

*Vous pouriés l'être ailleurs par un Titre plus fort.*

MISS BLAR.

*Jamais je ne m'alie avec aucun Milord.  
 Nôtre Profession à Londre est glorieuse  
 Une Actrice de nom, quand elle est vertueuse,  
 Peut aspirer, chez nous, au Parti le plus grand;  
 On y rougit du Vice & non pas du Talent.*

M. FAUSTER.

*Si vous joiés la Comédie  
 En plusieurs Langues, moi, j'en fais facilement.  
 Tout à coup, dans mon Cœur, je sens naitre  
 pour vous,  
 Mestris une estime amoureuse.*

Il se jette à ses genoux.

MISS BLAR.

*Que faites vous?*

M. FAUSTER.

*Devant une Actrice fameuse,  
 Un Auteur doit toûjours fléchir les deux genoux.*

*Miss Blar, voiant venir le Marquis, s'écarte avec M. Fauster, pour entendre, sans être aperçue, ce que dira son Perfide.*

Le Marquis entre transporté de joie & anonce à la *Friivolité*, qu'ils ne partiront point, qu'ils vont les revoir, qu'ils vont les entendre, il désigne ensuite, en parodiant un Air, qu'il parle des Boufons. La *Friivolité* partage ses transports. Le Marquis termine la Scène par une Chançon, où il exprime son goût pour une Musicienne nommé *Serpilla*.

MISS BLAR s'approche & l'interrompt.

*Quel Secret dites vous là ?*

Je disois que je vous adore, répond le Marquis embarrassé : Non, réplique t'elle, c'est *Serpilla* que vous aimés. Elle le presse de s'expliquer, disant qu'elle ne veut point de partage.

LE MARQUIS.

*Je ne prononce point entre Londres & Florence;  
De vos divers Talens je ne puis me passer  
J'apprens à chanter d'elle & de vous à penser.*

A cette Décision, Mr. Fauster s'écrie,  
voilà b'en le François :

*Son transport l'autre jour étoit l'Anglomanie,  
Au dessus de Corneille il mettoit sa Kespri ;  
Une nouvelle frénésie  
Aujourd'hui vient de le saisir ,  
C'est la fureur des Acoëds d'Italie.*

Le Marquis proteste qu'il veut les  
établir tout seul,

*Et qu'il veut qu'à leur gloire un Autel soit dressé,  
Sur les derniers d'ébris & d'Armide & d'Issé*

Mr. Fauster l'apostrophe ainsi :

*François dénaturé, quel transport vous égare!  
Ces Opéra du Sentiment  
Dont la mélodie est si tendre,  
Vous les sacrifiés, Monsieur, . . .*

LE MARQUIS

*Oui forcément.*

*Nous n'avons plus d'Acteurs aujourd'hui pour  
les rendre*

*Le dernier des Romains est prêt à nous quitter.*

*Miss Blar* soutient qu'il est indécent de rire à l'Opéra. Le Marquis répond que l'indécence de l'Opera est dans la mauvaise Musique & que la plus noble est celle qui a l'approbation des Amateurs.

MISS BLAR.

*Tous ces prétendus Amateurs  
Qui la vantent par air avec un ton de Maître  
A Paris en font les honneurs ,  
Sans avoir bien souvent celui de la connoître.*

LA FRIVOLITE' s'adressant à M. FAUSTER.

*Monsieur est d'une Nation  
Qui toujours neutre agit sans passion ;  
Je m'en raporte à lui , qu'il décide la chose.*

Mr. FAUSTER prononce.

*Vôtre Opéra Parisien  
Me fait priser Lulli\* , mais Quinault \*\*  
d'avantage.*

*L'intérêt de la Scène est son premier soutien ,  
Et le Poète sait si bien*

*De la tendresse exprimer le Langage  
Que le Cœur avec lui devient Musicien.*

\* Jean Batiste Lully, né à Florence en 1533, se rendit en France étant encore fort jeune : Ses Talens supérieurs pour la Musique l'ont fait admirer. Il a sur tout extrêmement perfectionné les Opéras, dont il a composé une vingtaine, qui sont regardés come des Chefs-d'œuvres. Il mourut à Paris en 1687.

\*\* Philippe Quinault naquit à Paris en 1639. & fut reçu Membre de l'Académie Françoisé en 1670. Ce Poète a fait des Comédies & des Tragédies, mais il s'est sur tout distingué dans les Opera. Lully preferoit sa Versification facile & harmonieuse à celle des plus illustres Poètes qu'il y eut alors en France.

*A l'égard du Chant Italique ,  
 Come j'ai calculé , ses acords séducteurs ,  
 Et vû son action , d'un œil philosophique ,  
 J'applaudis tout haut la Musique  
 Et ris tout bas du jeu de ses Acteurs.*

*Miss Blar* témoigne qu'elle sort moins triste après ce jugement. Le Marquis lui dit , qu'il ne lui offre pas sa Main pour la conduire, qu'elle a un meilleur Ecuyer dans Mr. *Fauster* , qui fait vivement cette occasion pour se déclarer. Il s'écrie :

*Que l'Himen nous unisse !  
 Nous sommes faits pour nous lier ,  
 La Raison est Angloise & le Bon-Sens est Suisse.*

LE MARQUIS.

*Et l'Esprit est François, qui n'en est point jaloux:  
 Il fait Compliment à l'Epoux ,  
 Quand sa Maitresse se marie ,  
 Sûr que le lendemain , apaisant son couroux ,  
 Elle sera sa bone Amie.*

MISS BLAR à Mr. FAUSTER.

*Monsieur , je vous done ma main  
 Pour vous qui tournés tout, Marquis, en raillerie  
 Vous n'aurez point de lendemain.*

Les trois Scènes , dont nous avons doné un petit Extrait , paroissent d'abord épisodiques ; elles composent cependant un tout fort bien lié & forment un Nœud par l'Incident du Marquis & un Dénouement par le Mariage de Mr. Fauster avec Mis-Blar.

Quoi que l'acueil que l'on a fait à cette petite Pièce , serve d'éloge à l'Auteur , nous joindrons ici quelques Vers anonymes qui lui ont été envoies.

Dans les couleurs de la Nature  
 Les Graces trempent tes Pinceaux  
 Et la raison d'une main sure,  
 Ordonne & finit tes Tableaux.  
 Ton Génie, à chaque parole,  
 Exprime une Moralité  
 BOISSY, dans ta FRIVOLITE'  
 Le Titre seul tient du frivole.

EMULATION est le Mot du Logogriphe du Mois passé.

### LOGOGRIPE.

Dans la Société, j'établis mon comerce.  
 Quand quelqu'un très discret, fait me mettre à profit,  
 Un bon mot, Cher Lecteur, souvent m'y réussit.  
 Mais si quelque Esprit lourd, par hazard me traverse,  
 C'est un des vains Frondeurs dont la Société  
 De honte & de mépris, fait couvrir la fierté.  
 Ces traits sont suffisans, mais pour mieux me conoitre,  
 Je t'offrirai d'abord celui qui me fait naître,  
 Certain petit Vaisseau qu'à table on voit servir,  
 Deux Endroits qu'en Hiver on garde avec plaisir,  
 Un Gibier fort comun, une Ville de France;  
 Ce qui le plus souvent nous porte à la clémence;  
 Un Juge, qui livra, par pur respect humain  
 A des Peuples cruels leur Maître Souverain;  
 Une rare Beauté dans Corinthe conüe,  
 Un Aliment très-bon & qui plait à la vile,  
 Ce qu'un chacun recherche avec empressement,  
 Un Saint Père Prêcheur, un Fruit, un Elément,  
 L'Oiseau le plus voleur & quelqu'autre de proie,  
 Ce Prince, qui causa la destruction de Troie,  
 Le Tribut qu'un Seigneur exige d'un Vassal,  
 Un Historien fameux, un Arbre, un Animal,  
 Ce qui n'est pas comun, & dont chacun se pique,  
 Deux sortes de Métaux, trois Notes de Musique,  
 La Femme de Jacob, un Empereur Romain,  
 Un Pais très fertile, un Roiaume voisin,  
 Deux Fleuves très connus, qui sortant de leurs couches,  
 Vomissent nuit & jour par tant de diverses bouches  
 L'orgueil de leurs grands flots dans le sein écumeux,  
 Où mille vont se perdre & s'abimer come eux;  
 Ce Feu dont quelque fois à peine on est le Maître,

Ce qui n'existe pas & qui ne sauroit être,  
 Ce qu'un Sèxe charmant veut toujours déguiser,  
 Finissons, Cher Lecteur, je pourrois t'ennuyer,  
 Car il est bien douloureux qu'un essai réussisse  
 Je ne dit plus qu'un mot, une belle Saison.  
 Reconois moi, Lecteur, à ce nouvel indice,  
 Cherche les douze pieds qui composent mon nom.

---

## T A B L E.

<b>E</b> Xtrait d'un Sermon sur la Médisance	235
Inscription Romaine trouvée à Genève.	257
} Aux Editeurs sur l'Ode intitulée la Mort.	268
} Epigramme sur les Toneaux de Voitaire.	273
Essai sur l'utilité du Jeu.	274
Observations sur l'Histoire naturelle & l'Electricité.	279
Réponse à la Question sur l'utilité de la Critique.	286
Autre Réponse à M. de Luffi sur la même Question.	295
Les Douceurs de la Vie Champêtre, Poème.	299
La Sagesse & le Plaisir, Fable.	307

### NOUVELLES LITÉRAIRES.

Francfort. Dernières heures & Trait Heroique d'un Gentilhomme Allemand.	311
Paris. Anecdotes Historiques Militaires & Politiques de l'Europe.	315
Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire des Empereurs.	318
Catalogue raisonné des Tableaux du Roi.	319
Narcisse ou l'Amant de lui même, Comédie de Mr. Rousseau.	322
Extrait d'une Comédie de Mr. de Boissy, intitulée la Frivolité.	324
Logogriphe.	335

---

## ERRATA de Janvier.

Page 42, ligne 16. dévoré, lisés, décoré.

Février.

Page 144 ligne 13. Le Copiste de la Pièce a omis quelques  
Lignes qu'il faut rétablir de la manière suivante, après l'\*.  
 Cela vous rapelle son Successeur. que vous souhaitez de  
 conoitre aussi en détail : C'est le fameux Voiegneur Tavernier.



Ce qui n'existe pas & qui ne sauroit être,  
 Ce qu'un Sèxe charmant veut toujours déguiser,  
 Finissons, Cher Lecteur, je pourrais t'ennuyer,  
 Car il est bien douteux qu'un essai réussisse  
 Je ne dir plus qu'un mot, une belle Saison.  
 Reconois moi, Lecteur, à ce nouvel indice,  
 Cherche les douze pieds qui composent mon nom.

## T A B L E.

<b>E</b> Xtrait d'un Sermon sur la Médisance	235
Inscription Romaine trouvée à Genève.	257
} Aux Editeurs sur l'Ode intitulée la Mort.	268
} Epigrame sur les Tonneaux de Voltaire.	273
Essai sur l'utilité du Jeu.	274
Observations sur l'Histoire naturelle & l'Electricité.	279
Réponse à la Question sur l'utilité de la Critique.	286
Autre Réponse à M. de Lussi sur la même Question.	295
Les Douceurs de la Vie Champêtre, Poème.	299
La Sagesse & le Plaisir, Fable.	307

## NOUVELLES LITÉRAIRES.

Francfort. Dernières heures & Trait Heroique d'un Gentilhomme Allemand.	311
Paris. Anecdotes Historiques Militaires & Politiques de l'Europe.	315
Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire des Empereurs.	318
Catalogue raisonné des Tableaux du Roi.	319
Narcisse ou l'Amant de lui même, Comédie de Mr. Rousseau.	322
Extrait d'une Comédie de Mr. de Boissy, intitulée la Frivolité.	324
Logogriphe.	335

## ERRATA de Janvier.

Page 42. ligne 16. dévoré, lisés, décoré.

### Février.

Page 144. ligne 13. Le Copiste de la Pièce a omis quelques  
Lignes qu'il faut rétablir de la manière suivante, après l'\*

Cela vous rapelle son Successeur, que vous souhaitez de  
conoitre aussi en détail : C'est le fameux Voyageur Tavernier.